

ARCHÉOLOGIE ET NOUVELLES GRILLES DE LECTURE ET D'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE AFRICAINE

Nizésété Bienvenu Denis

Département d'Histoire
Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines
Université de Ngaoundéré / Cameroun
Email: nizesete@gmail.com

Résumé : L'Afrique fut longtemps considérée comme un continent anhistorique frappé par l'immobilisme. Au cours des derniers trois quarts de siècle cependant, les gains notables engrangés par les découvertes archéologiques, ont révolutionné le passé du continent en l'enrichissant densément et objectivement. Désormais, on comprend de l'intérieur, leur évolution continue entre 10.000 ans BC à 1800 ans AD au moins, qu'il s'agisse des mouvements de peuples, de l'économie, de l'urbanisation, de l'art, de la culture, des institutions, de l'organisation politique ou de la religion. L'élargissement du terrain de l'historien, le renouvellement des problématiques et des méthodes de recherche, l'exploitation scientifique et méthodique d'une large gamme de documents, ont progressivement rangé au placard des fables et des mythes - sans toutefois les annihiler- les fallacieuses thèses européocentristes, sur une Afrique primitive et anhistorique, fond de commerce de la vieille école historiographique africaniste. A l'ordre du jour dorénavant, s'impose un regard quasi différent, œuvre des Africains et des Africanistes de bonne foi, qui procèdent à une description minutieuse de la dynamique des sociétés africaines et à une évaluation scientifique de leur contribution à l'histoire générale de l'humanité.

Mots-clés : Historiographie, Afrique, Cameroun, archéologie, anhistorique.

Abstract: Africa has been considered for a long time as a non historical and immobilize continent. However, during the last three quarters of century, the considerable gains stored by the archaeological discoveries, revolutionized the past of the societies of the African continent, while enriching it densely and objectively. Henceforth, we appreciate from the inside, the continuous evolution of the African societies between 10.000 years BC to 1800 years AD at least. That concerns the movements of populations, the economy, the urbanization, the art, the culture, the institutions, the political organization or the religion. The widening of the historian's land, the renewal of the problematic and the methods of research, the scientific and methodical exploitation of a range varied of the documents, arranged progressively to the cupboard of the fables and myths - without ruining them however - the deceptive europeocentrists theories

on a primitive and a non historical Africa. It is progressively put on the agenda, the new African historiography, work of the Africans and the Africanists of good faith that recognizes the existence of the history of Africa through a meticulous description of the continuous evolution of the African societies and their contribution to the general history of the humanity.

Key words: Historiography, Africa, Cameroon, archaeology, on historical.

1. Introduction : considérations générales sur l'historiographie africaine

1. 1. L'ancienne historiographie africaine

Aux XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles, des théories européocentriques, conçues et véhiculées par David Hume, Hegel, Wilhelm-Heinrich Bleek, Ernst Haeckel, Joseph Arthur de Gobineau, Victor Hugo, Hugh Trevor Roper, A.P Newton, Coupland, Pierre Gaxotte, Charles-André Julien, Endre Sik, et autres « savants » anglais, allemands, français, belges, hongrois ou hollandais, nient toute historicité aux Africains. Compte tenu de l'état des connaissances de l'époque et des préjugés des Blancs sur l'Afrique, ce continent n'avait pas d'histoire. Trois témoignages issus du riche répertoire de l'idéologie coloniale, raciale et raciste, illustrent cette posture.

Victor Hugo d'abord. En 1879 lors du 31^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage, ce poète et homme politique français prosaïse: « l'Afrique n'a pas d'histoire; une sorte de légende vaste et obscure l'enveloppe [...] Cette Afrique farouche n'a que deux aspects: peuplée, c'est la barbarie, déserte, c'est la sauvagerie [...] Au dix-neuvième siècle, le Blanc a fait du Noir un homme; au vingtième siècle, l'Europe fera de l'Afrique un monde. » (cf. M'bokolo Elikia. 2009 : 12).

A. P. Newton, ensuite. En 1923 devant la Royal African Society à Londres lors d'une conférence sur l'Afrique et la recherche historique, cet historien anglais, péroré: « l'Afrique n'avait pas d'histoire avant l'arrivée des Européens. L'histoire commence quand l'homme se met à écrire. Donc le passé de l'Afrique avant le début de l'impérialisme européen ne pouvait être reconstitué que d'après les témoignages des restes matériels, des langues et des coutumes primitives, toutes choses qui ne concernaient pas les historiens. » (cf. Fage J.D, 1980:53).

Hugh Trevor Roper enfin. En 1963, ce professeur anglais de l'Université d'Oxford, déblatère : « peut-être qu'à l'avenir, il y'aura une histoire de l'Afrique à enseigner, mais à présent, il n'y en a pas. Il y a seulement l'histoire des Européens en Afrique [...] L'histoire ne peut pas être créée à partir des ténèbres qui sont visibles dans le passé de l'Afrique » (cf. Abolade Adeniji, 2004 : 82).

Les Africains se croyaient enfin débarrassés de tant d'insanités intellectuelles, compte tenu des progrès notables enregistrés dans l'historiographie africaine, depuis le milieu du XX^e siècle, grâce aux découvertes archéologiques, à l'élargissement du terrain de l'historien, au renouvellement des problématiques et des méthodes

de recherche. Mais, le 26 juillet 2007, au tout début du XXI^e siècle, le président français de l'époque, M. Nicolas Sarkozy, fraîchement élu, débarque au Sénégal et prononce à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, un étonnant discours proclamant l'an historicité et l'immobilisme du continent africain. Extrait :

Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain, qui, depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles.

Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine ni pour l'idée de progrès. Dans cet univers où la nature commande tout, l'homme échappe à l'angoisse de l'histoire qui tenaille l'homme moderne, mais l'homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout semble être écrit d'avance.

Jamais l'homme ne s'élance vers l'avenir. Jamais il ne lui vient à l'idée de sortir de la répétition pour s'inventer un destin.

Le problème de l'Afrique, et permettez à un ami de l'Afrique de le dire, il est là. Le défi de l'Afrique, c'est d'entrer davantage dans l'histoire. C'est de puiser en elle l'énergie, la force, l'envie, la volonté d'écouter et d'épouser sa propre histoire.

Le problème de l'Afrique, c'est de cesser de toujours répéter, de toujours ressasser, de se libérer du mythe de l'éternel retour, c'est de prendre conscience que l'âge d'or qu'elle ne cesse de regretter ne reviendra pas pour la raison qu'il n'a jamais existé.

Ces propos choquants du Français, prononcés au XXI^e siècle, bien qu'éloignés du contexte de l'époque du bricolage des théories de Hegel, de Victor Hugo, de Gobineau, de Newton, et al., sur l'Afrique, résonnèrent comme une provocation, réaffirmant sans ambages, l'entêtement d'une frange de la nouvelle génération d'intellectuels européens à camper dans l'immobilisme et l'archaïsme de l'obsolète et dégradant regard sur les Africains. Comme l'écrit Adame Ba Konaré (2009 : 23), leur héritage culturel « est resté au stade de l'imagerie coloniale, reprise et confortée par une littérature négrophobe qui fait florès depuis quelque temps et se résume en gros à une démonstration de l'incapacité, presque congénitale, des Africains de se gérer et de soigner les maux qui minent leur continent, mais dont ils sont les propres responsables ».

Ce discours comme une injure, venait grossir le lot infect des nombreux traumatismes physiques et moraux infligés par l'Europe à l'Afrique depuis le XV^e siècle au moins, à travers la traite négrière, la colonisation, les travaux forcés, la déshumanisation, le pillage massif et éhonté du sol et du sous-sol, le racisme, l'insolence, le mépris, le mensonge, entre autres impies. Sarkozy Nicolas était-il bien informé du contenu douteux de son texte, ou bien lisait-il un discours de circonstance, conçu pour son premier voyage présidentiel en terre d'Afrique? Dans tous les cas, ce propos, considéré à tort ou à raison comme le reflet de son ignorance ou celle de son conseiller spécial, Henri Guaino, sur les réalités de l'histoire africaine, a suscité des réactions controversées à travers l'ensemble du continent, et justifié en 2009, la publication d'un ouvrage collectif au titre révélateur : *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, sous la direction scientifique de l'historienne malienne, Adama Ba Konaré. Rendu scientifique à mettre également à la disposition de tous les Africains et de tous ces Sieurs et Dames, « spécialistes de l'Afrique », qui depuis Paris, Londres, Berlin, Rome, Madrid ou Lisbonne, parlent et vivent de cette Afrique sans la connaître véritablement.

Comment appréhender cette opiniâtreté des Européens à placer l'Afrique constamment au seuil de l'Histoire ? Adame Ba Konaré (2009 :23-25), explique :

Ne pas être entré dans l'histoire, pour les historiens, a un sens, car les critères d'historicité, tels que l'Occident les avait définis, reposaient sur au moins deux théories: d'abord les thèses, datant de la fin du XVIII^e siècle, du philosophe allemand Hegel, développées dans son fameux ouvrage *La Raison dans l'Histoire* (1830), dans lequel il soutient que « ce que nous comprenons en somme sous le nom Afrique, c'est un monde anhistorique non développé, entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle » ; ou encore: « Celui qui veut connaître les manifestations les plus émouvantes de la nature humaine peut les trouver en Afrique ». Ne pas être entré dans l'histoire signifie donc échapper à la raison, à la création et à la créativité, à l'invention, au progrès. Le deuxième critère d'historicité est celui défendu par une certaine école historique, à prétention hautement scientifique que fut l'école méthodique, née en France entre 1880 et 1930, dans le prolongement de l'école positiviste allemande. Les apôtres de cette école professaient que « toute pensée et tout acte qui n'a pas laissé de traces, directes ou indirectes ou dont les traces visibles ont disparu, est

perdu pour l'histoire ». Pour eux, ces traces sont les documents écrits. Les sources écrites se dressaient donc comme critère d'historicité. Or, comme l'Afrique manquait d'écriture, elle ne pouvait pas être logée dans le champ historique. Insidieusement, on a cherché à faire admettre au Noir « l'incapacité congénitale de sa race ». Ainsi naquirent les mythes et les stéréotypes raciaux qui légitimaient la prétention à la supériorité des Européens sur les Africains: si histoire il y avait par-ci par-là, cela n'avait été possible que grâce à des facteurs exogènes, notamment l'apport civilisateur des religions révélées, christianisme et islam.

Ce postulat, excluant péremptoirement l'Afrique et les Africains de l'histoire et de la marche du monde, exigeait une réponse. Une réaction soutenue par des preuves irréfutables et des arguments convaincants, pour balayer la vacuité de telles allégations. Comment alors parvenir à accréditer l'existence d'une histoire de l'Afrique en l'absence de cette fameuse « écriture », dont les européocentristes s'en servaient depuis deux siècles environ, comme alibi pour ankyloser les intelligences et paralyser l'historiographie africaine ? Que fallait-il au préalable entendre par « écriture » ? Est-ce l'écriture alphabétique d'essence européenne divulguée en Afrique pendant la colonisation ? Ou bien est-ce un langage artistique, exprimé par signes géométriques, anthropomorphiques, animaliers, végétaux ou encore ces tatouages, ces scarifications, ces pétroglyphes, ces graffiti ? Comme l'écrivit l'historien camerounais Engelbert Mveng (1964 : 69), tous sont des traces, des signes symboliques inventés par des peuples pour communiquer. Ils transportent des messages originaux décodables par tout initié.

Face à ce constat, va émerger lentement et sûrement, la nouvelle historiographie africaine, dont les sources archéologiques constitueront l'un des piliers aux côtés de la tradition orale, de la linguistique, des textes gravés peints, écrits, et les apports des sciences de la terre et de la vie. Comme l'observa Lucien Febvre, éminent historien français, l'un des pères de la Nouvelle Histoire au milieu du siècle dernier (1953) :

L'histoire se fait avec des documents écrits sans doute, quand il y'en a, mais elle peut se faire et doit se faire avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien peut lui permettre d'utiliser...Donc avec des mots. Des signes. Des paysages et des tuiles. Des formes de champs et de mauvaises herbes. Des éclipses de lune et des colliers d'attelage. Des expertises de pierres par les géologues et des analyses d'épées en métal par les chimistes.

C'est dans le sillage de cette école historique, que s'inscrit cet article essentiellement fondé sur les découvertes archéologiques réalisées depuis trois quarts de siècle au Cameroun et dans plusieurs pays du continent africain. Leur densité et leur diversité permettent de réfuter « l'anhistoricité et l'immobilisme de l'Afrique » et de démontrer l'historicité et le dynamisme de ce continent ; de prouver qu'elle a connu un âge d'or et qu'il est permis de la ressasser pour s'en inspirer face aux impératifs d'un nouveau monde. Les sociétés africaines, en effet ne sont pas « primitives ». Elles ne vivent pas non plus dans le règne de la fatalité et de l'absence de l'Esprit, de la Liberté et du Progrès, comme le prétend le dogme hégélien.

1. 2. La nouvelle historiographie africaine

1.2.1. Que faut-il brièvement entendre par historiographie et histoire?

L'historiographie est l'ensemble des documents historiques relatifs à une question. C'est aussi le travail de l'historiographe, c'est-à-dire le spécialiste chargé d'écrire l'histoire de son temps. L'historiographie recèle donc une manière de penser et écrire, une certaine sensibilité en dépit du souci d'objectivité : c'est en d'autres termes une Ecole qui dégage des thèmes majeurs, adopte une méthodologie d'approche et prône des tendances. Aussi peut-on à juste titre parler de tendances nouvelles de l'historiographie africaine ; celle-ci étant caractérisée par une ambition légitime de réécrire l'histoire de notre continent en se débarquant des théories européocentriques qui n'iaient au XIX^e siècle toute historicité aux peuples africains. (Bah Thierno, 1988)

C'est dans cette mouvance et en totale rupture épistémologique avec les dogmes philosophiques et anthropologiques de Hegel, de Gobineau, de Trevor Roper, et de leurs disciples des écoles ethnographiques occidentales, qui excluent l'Afrique et le Noir Africain de l'histoire du monde, que Cheikh Anta Diop dans *Nations nègres et culture*, paru en 1954, démontre avec un faisceau d'arguments scientifiques, l'antériorité des civilisations africaines, dont l'Égypte pharaonique, pays des Noirs et berceau des civilisations nègres, constitue la manifestation la plus achevée. Cette énonciation des faits historiques par le savant africain, sans aucune préoccupation hagiographique, raciste ou polémique, laquelle réhabilite les peuples africains dans leur initiative historique, concorde d'ailleurs avec les dépositions des Anciens Grecs, Latins et

Français : Eschyle (525-456 BC), Hérodote (484 -420 BC), Aristote (385 -322 BC), Apollodore (I^{er} Siècle BC), Strabon (58 BC à 25 AD), Diodore de Sicile (I^{er} Siècle), Amien Marcellin, auteur latin du IV^e siècle AD, Volney (1757-1820), intellectuel français du XVIII^e siècle (Obenga, 1986 : 45-52).

Contrairement à Hegel, Cheikh Anta Diop démontre l'appartenance géographique, historique, anthropologique et culturelle de l'Égypte pharaonique au monde négro-africain. Il souligne la profonde et ancienne unité culturelle de la Vallée du Nil, l'origine africaine de la civilisation pharaonique, insère totalement les cultures nilotiques à la vie ancienne de l'Afrique, et démontre que l'Afrique est à l'origine de plusieurs formes d'initiatives politiques, économiques, artistiques ou linguistiques. Ces thèses, bien que reposant sur les données archéologiques et paléontologiques les plus récentes, ont rencontré le refus chez des européocentristes militants, mal préparés à accepter un « Adam » noir, une « Eve » noire ou encore une Égypte nègre, parce que prisonniers d'une certaine conception étriquée de l'histoire qui veut que le privilège propre à l'homme, d'avoir conscience de vivre dans l'histoire, soit exclusivement réservée à l'humanité européenne.

Histoire dérive du mot grec *historié* et du latin *historia*, dont le sens premier signifie « enquête », c'est-à-dire l'étude ordonnée d'une question réunissant des témoignages, des expériences et des documents. L'instituteur colonial et ses avatars, définirent l'histoire comme « *la connaissance du passé basé sur les écrits depuis l'invention de l'écriture jusqu'à nos jours* », définition partielle et partielle de l'histoire psalmodiée par des millions d'écoliers africains d'hier et parfois d'aujourd'hui.

Que signifie écriture dans cette définition ? Dans l'esprit des Européens, il ne flotte l'ombre d'aucun doute. L'écriture par excellence est la leur, cristallisée autour de 26 lettres et de 10 chiffres, ce terrible véhicule de la « Civilisation » de l'Europe occidentale, qui sous son rouleau compresseur, a aliéné les civilisations endogènes d'Afrique, d'Asie, des Amériques et de l'Océanie. En effet, considérer l'écriture d'origine européenne comme le fondement de la genèse de l'histoire de l'Afrique est une folie aussi furieuse que celle qui veut que les « Gaulois qui seraient les ancêtres des Africains ». L'histoire de l'humanité commence longtemps avant l'avènement des hiéroglyphes égyptiens, du cunéiforme mésopotamien ou encore des récents alphabets grec, latin ou arabe.

L'histoire c'est la science des traces, écrivait Marc Bloch. Elle exploite donc tous les signes pouvant renseigner sur les hommes et sur leurs œuvres, partout où leurs traces sont tangibles. À cet effet, la

différence entre ce qui est conventionnellement appelé préhistoire et histoire porte essentiellement sur la nature des documents soumis à l'étude du préhistorien et de l'historien. À savoir en principe : les vestiges matériels pour le premier, les textes écrits et l'oralité pour le second. D'autres chercheurs bousculent encore les horizons du temps et assignent à la préhistoire, l'étude des périodes où le genre *Homo* est absent sur terre. Sous ce rapport, l'histoire commence donc avec *Homo habilis*, il y a 2,5 à 3 millions d'années environ. Considéré comme le premier fabricant d'outils, acte culturel fondateur qui différencie et sépare définitivement l'homme de l'animal, *Homo habilis* encore appelé *Homo faber*, se positionne comme l'aîné de la lignée humaine. L'impact de ses inventions sur l'hominisation et l'humanisation fut déterminant en plus de l'avènement du feu, découverte probable d'*Homo erectus/ergaster*. Quelque soit le contexte chronologique et le type humain, l'Afrique est présente dans la dynamique du monde et à tous les stades de l'évolution humaine. De l'avis de Claude Arambourg:

L'Afrique est le seul continent où se retrouvent, dans une ligne d'évolution sans solution de discontinuité, tous les stades du développement humain: australopithèques, pithécantropes, néandertaliens et *Homo sapiens* s'y succèdent avec les outillages afférents, depuis les époques les plus reculées jusqu'au néolithique...Ainsi se trouve confirmée l'idée de Darwin qui plaçait en Afrique l'origine du premier homme. Par ailleurs, ces découvertes administreraient la preuve palpable qu'il est ridicule de dénier à l'Afrique un développement culturel endogène. A cet égard, les peintures et gravures rupestres de l'Atlas, d'Afrique australe et du Sahara apportent un témoignage éclatant de la plus haute portée. (Cf. Olderojge, 1981 : 304)

L'histoire s'enracine ainsi dans les temps les plus anciens où l'humanité naissante, sème en terre d'Afrique les germes des civilisations avec *Homo habilis*. L'histoire en tant que discipline scientifique, déborde les frontières rigides encadrées par une certaine écriture européenne pour couvrir toutes les actions de tous les hommes et de tous les temps. C'est justement cette lecture que Lucien Febvre (1953) fait de l'histoire, qu'il définit comme : « l'étude scientifiquement conduite des différentes activités des hommes d'autrefois, saisis à leur date dans le cadre des sociétés extrêmement variées et cependant comparables les unes aux autres, dont ils ont rempli la surface de la terre et la succession des âges ». Ces productions culturelles humaines inscrites dans le temps, ne doivent pas disparaître afin de servir de liens entre les générations successives, clés nécessaires pour accéder à la

compréhension du présent. Toutes les sociétés du monde, sans exception, ont toujours besoin de leur passé pour orienter leur avenir, et parmi les voies possibles d'accès à ce passé, il y a l'archéologie.

2. Contributions de l'archéologie à l'historiographie africaine

2.1. Définition, démystification et missions de l'archéologie

L'archéologie est de toutes les sciences humaines, celle qui sans doute, donne le plus de profondeur dans tous les sens du terme à l'étude de l'humanité. Elle permet à l'homme de jeter un regard intense sur sa lente évolution et sur sa praxis sur son environnement naturel. Au-delà de ce que les traditions orales et les écrits récents peuvent nous apprendre, la fouille archéologique seule permet d'approcher le lointain passé de l'humanité. Ainsi, le rôle à jouer par cette discipline scientifique en faveur de l'historiographie est manifeste. En trois quarts de siècle, elle a enrichi le corpus de l'histoire africaine, démontrant à l'aide d'exemples concrets, la contribution du continent à l'histoire générale de l'humanité.

A propos de la définition même du mot archéologie et de ses missions, il n'est pas superflu de lever le voile sur ce concept apparemment ordinaire, mais dont l'ignorance figure parmi les causes qui plombent son essor au Cameroun et dans beaucoup pays africains. Des questions sur l'essence de l'archéologie nous sont régulièrement posées, expression d'une soif de connaissances ou reflet d'une culture générale rustique. Lors d'un cours, j'ai demandé aux étudiants de la filière Histoire de définir l'archéologie. Leurs réponses naïves et sans doute sincères, me stupéfièrent. Je reporte ci-dessous, dans une version revue, des fragments de leurs réponses:

L'archéologie est l'étude des restes humains. Elle est incompatible avec la religion qui interdit tout contact avec les défunts. C'est le travail des athées. Les archéologues nient l'existence de Dieu et contestent la création du monde. C'est l'histoire des cimetières. Les archéologues sont des vandales. Ils profanent les tombes de nos ancêtres, volent les offrandes qui accompagnent leur dernier voyage. Pourtant, ces viatiques leur sont vitaux dans la mesure où elles doivent les soutenir dans leur longue marche vers l'au-delà. Les archéologistes (sic) troublent la paix et le silence des lieux sacrés avec des pelles et des engins bruyants, qui suscitent la colère des dieux. Ceux-ci en représailles, confisquent les pluies et libèrent les criquets. Savez-vous pourquoi il ne pleut pas dans le village Moukouléhé dans l'Extrême-Nord Cameroun depuis des

lunes ? C'est parce que ces sorciers qui se prennent pour des scientifiques (sic) étaient au village il y a quelques mois. Ils ont creusé le sol et ont volé lesalebasses sacrificiels ainsi que les pierres de foudre offertes à dessein aux dieux de la pluie et du mil. Le village est désormais perdu par la faute de ces pécheurs impénitents. Le ciel est sec. Il ne pleuvra plus tant qu'on n'aura pas réparé le parjure par des rites appropriés en organisant des célébrations culturelles.

Cette épouvantable caricature de l'archéologie en est le reflet d'une très mauvaise connaissance du sujet par ces quelques étudiants. Cette vacuité intellectuelle au niveau universitaire, est la démonstration d'un déficit de formation antérieure en histoire générale et surtout en histoire ancienne; la manifestation d'une culture générale paresseuse ; la connexion douteuse entre la foi et la science, entre la religion et l'archéologie. Archéologie et Islam ne sont pas antinomiques. Archéologie et Christianisme ne sont pas contradictoires. Loin de là ! Il existe d'ailleurs une archéologie biblique. D'importants sites archéologiques classés au patrimoine mondial par l'Unesco, sont logés en terre d'islam et de la chrétienté où ils sont bien protégés et dont certains sont très courus par les touristes. À travers le monde, des sites sont gérés par des archéologues musulmans, chrétiens ou judaïques compétents et de réputation mondiale. C'est le cas des pays comme l'Égypte, le Maroc, la Tunisie, l'Éthiopie, le Sénégal, la Tanzanie, le Kenya, l'Iran, la Grèce, l'Italie, l'Israël, et jusqu'à une date relativement récente, l'Irak (ancienne Mésopotamie) et la Syrie, aujourd'hui ravagés par des conflits d'une autre époque livrés par d'obscurs fanatiques religieux.

En terre d'Islam depuis 2001, la sécurité de plusieurs grands sites archéologiques n'est plus assurée. Beaucoup ont déjà été réduits en poudre par les explosifs des islamistes. Le 10 mars 2001, sur ordre du mollah Omar, des talibans fracassent en Afghanistan deux statues géantes des Bouddhas de Bamyan, ainsi qu'une quarantaine de statues du musée de Kaboul, et un très ancien Bouddha couché à Ghazni. En juillet 2012 au Mali, des combattants iconoclastes sous le guide du terroriste Ansar Eddine, dépiècent les mausolées des saints musulmans de Tombouctou, « remparts protecteurs » de cette antique ville universitaire africaine au nom d'un certain islam. En avril 2015, le groupe djihadiste, Etat islamique procède avec de puissants explosifs au sac du célèbre site archéologique de Nimroud en Irak, cité antique assyrienne fondée au XIII^e BC et fracasse dans le sillage, des chefs d'œuvres uniques. Le 14 mai 2015, le groupe terroriste islamiste Daech, entame le sac

du site archéologique de Palmyre, joyau antique logé dans le désert syrien, inscrit au Patrimoine mondial de l'Humanité. Le site abrite les ruines monumentales d'une grande cité, qui fut l'un des plus importants foyers culturels de l'Empire romain.

Ces actes de vandalisme accompagnés des trafics illicites des biens archéologiques et artistiques, ne relèvent pas de la foi, mais de l'impie et du grand banditisme. Ce sont des forfaits à classer dans la rubrique des crimes contre la culture et doivent être châtiés. Ces trésors du passé, nous les recevons en héritage, et nous avons pour mission de les gérer et de les transmettre aux générations futures.

Par ailleurs, l'archéologie ne se limite pas à l'étude des ossements ou aux icônes. Elle s'intéresse à tous les vestiges matériels, fruits du génie inventif humain dans son évolution, depuis des gigantesques pyramides jusqu'à l'infime tesson de céramique. En dehors de l'archéologie funéraire, il y a l'archéologie urbaine, l'archéologie industrielle, l'archéologie moléculaire, l'archéobotanique, la paléométallurgie, la céramologie, l'archéométrie, etc. Réduire abusivement l'archéologie à une quête mystique où la mort et les religions disputent son essence, relève de la pathologie mentale. En conséquence, l'urgence de la correction de cette hérésie scientifique s'impose, tant il est vrai que les effets pervers de cette absurdité condamnent au silence, d'importantes pages de l'histoire africaine.

Une mauvaise conception de l'archéologie, véhiculée par des esprits très peu avertis en la matière, et malheureusement assimilée par plusieurs générations d'étudiants a fourvoyé la pratique archéologique au Cameroun. Il y a des hommes qui s'interrogent sur ce que l'archéologie peut offrir de spécifique ou de concret dans ce pays où la pauvreté, la misère, le chômage, les exclusions, les maladies, l'absence de perspectives d'emplois prédominent pour les diplômés ou non. Dans un tel contexte social et économique frappé par la paupérisation, les gens se demandent quel intérêt il y aurait à fouiller dans les décombres du passé en mobilisant parfois, d'importantes ressources financières pour protéger de vieux *objets sans valeur* ou des villages abandonnés. Sous ce postulat, ils s'interrogent sur le bien fondé des recherches archéologiques et concluent hâtivement qu'elles ne servent à rien. Pourtant, « l'histoire de l'Afrique dort dans son sol ». Cette observation de Jean Devisse (1979) vient attirer l'attention sur l'état de nos connaissances sur le lointain passé du continent. Cet héritage est méconnu voire inconnu dans ses grandes lignes, du fait de la carence des études archéologiques, seules capables de défossiliser les documents matériels qui sommeillent dans les strates inertes du sol.

À la fin du XIX^e siècle et surtout au courant du XX^e siècle, explorateurs, ethnologues, militaires, commerçants, missionnaires, aventuriers, mercenaires et flibustiers européens envahissent et écument l'Afrique. Ils divulguent chemin faisant et selon les circonstances, dans leurs rapports, mémoires ou relations de voyages, une bien curieuse histoire de l'Afrique. Des histoires et non de l'Histoire. Une histoire travestie, partielle et partielle, racontée par de pseudo-historiens avides de sensation. Que savaient-ils véritablement de l'ancienneté du passé de ce continent, berceau de l'humanité révélée par la paléontologie? Que savaient-ils de la contribution multiforme de ce continent à la civilisation universelle, depuis l'Égypte pharaonique jusqu'aux empires du Ghana, du Mali ou de Songhay? Étaient-ils au courant du dynamisme économique de ces empires du Soudan occidental, zone tampon entre le bassin méditerranéen et l'Afrique noire à travers les pistes caravanières? Étaient-ils au courant de l'approvisionnement du monde méditerranéo-afro-asiatique, du monde de l'Océan Indien et du monde atlantique, en or massif, métal précieux et principal instrument monétaire qui permit le financement des constructions navales portugaises et curieusement, des premières plantations esclavagistes? Étaient-ils au courant des noms et des louanges des grands souverains noirs comme Kanku Moussa, l'empereur du Mali (1312-1337), ou Askia Mohamed, le souverain de Gao (1492-1528)? Que leur rappelaient Jenné Jenou, Koumbi Saleh, Tegdaoust, Djenné, Sintu Bara, Tombouctou, Great Zimbabwe, Mdaga, Igbo Uku, Shum Laka ou encore Houlouf, etc.? Peu de choses, sinon rien, en dehors des bribes connues de quelques africanistes très bien informés d'ailleurs sur l'histoire et les civilisations africaines mais dont la mauvaise foi, força leur silence.

Les études disponibles et qui auraient pu susciter des vocations en archéologie et permettre l'accès au passé lointain de l'Afrique, n'ont guère favorisé la situation. Pourquoi? Parce qu'ils sont inadaptés à l'attente des Africains de leur histoire. Ce qui est recevable en Europe ne l'est pas forcément en Afrique en l'état actuel des préoccupations des peuples. Comment appréhender l'apport de l'archéologie à l'histoire lorsque les travaux connus, reposent le plus souvent sur une sèche batterie de mensurations de milliers de tessons de céramique fragmentés au hasard des circonstances? Quels enseignements tirer exactement de ces textes où des graphiques déroutants et des tableaux statistiques saturés et confus, racontent l'histoire de monceaux de morceaux de pierres sans que parfois, leurs « découvreurs » aient souvent vérifié leurs faciès avant de leur attribuer la qualité d'outils? Comment comprendre l'histoire de ces

réipients en terre cuite autant que les récits de vie de ceux et/ou de celles qui les ont fabriqués et utilisés lorsque l'essentiel des études céramiques disponibles se résument dans bien de cas en de beaux dessins, en de savantes analyses des décors muets, tracés, gravés ou imprimés par d'anonymes artisans? Même interrogation sur des codes décoratifs ésotériques singulièrement complexes avec des explications et des conclusions effarantes sur des théories décoratives locales. Ces études sans être dénuées d'intérêts, d'esprit critique, d'objectivité et de rigueur méthodologique s'apparentent dans bien des cas à une opération intellectuelle ésotérique, avec rarement une référence directe sur l'histoire du contexte de création des œuvres, de leurs auteurs, de leurs environnements, etc.

Pour qu'ils servent véritablement l'histoire africaine, ces travaux doivent placer l'homme et la dynamique des savoirs au centre des recherches. Il ne s'agit point de « fabriquer » à tout prix, une histoire avec des vestiges d'une culture matérielle dont les auteurs sont souvent difficilement identifiables pour prétendre répondre aux attentes du public. Il n'est pas non plus question d'extrapoler des résultats pour fertiliser le terreau du tribalisme, ou pour activer le fanatisme religieux. Les dérives de ces extrémismes on le voit, ont suscité jadis l'intolérance et l'attisent encore, alimentent des conflits identitaires qui conduisent au massacre des millions d'innocents dans diverses parties du monde. Il est plutôt envisagé d'exploiter les données de l'archéologie pour écrire une histoire qui de l'avis de Bah (1988 : 2) :

Se préoccupe de montrer les dynamiques internes des peuples, leur esprit de créativité, leurs savoir-faire, les rapports sociaux, les contacts avec l'extérieur, une histoire qui s'intéresse tant aux harmonies qu'aux contradictions qui caractérisent la dialectique de la vie en surface (histoire événementielle) mais aussi dans la profondeur et la longue durée.

Tel est aussi notre credo pour un renouveau méthodologique des enseignements d'archéologie dans les universités camerounaises, pour servir l'histoire nationale. Une histoire qui se présente comme la lecture globale et critique du passé humain dans ses progrès et ses déclin, ses ruptures, ses permanences et ses transformations.

Si le concept archéologie n'est peut-être pas inconnu de tous les étudiants, ses missions leur sont largement méconnues. Étymologiquement, l'archéologie est la science de l'Antiquité (*archaios* = antique et *logos* = science) au sens où l'entendaient les historiens grecs et romains. De nos jours, le développement de la

discipline aux plans théoriques et méthodologiques a enrichi la définition en intégrant de nouveaux paramètres aux plans de la chronologie et de l'objet d'étude. Philippe Jockey (1999 : 11-12) écrit à ce sujet:

L'archéologie « est un mot composé de deux termes grecs, (*ta*) *archaia* (les choses anciennes) et *logos* (discours, parole sur), dont l'association se présente comme un « discours sur le passé », une science des choses anciennes ». L'archéologie dans cette acception, est indissociable d'une recherche des origines, notion comprise dans le terme grec *archê* (l'origine, le commencement), d'où dérive l'adjectif *archaios* (ancien, qui a rapport aux origines). L'archéologie se présente donc comme un discours sur les *origines* autant que comme un discours sur *l'ancien*, et témoigne d'un refus originel de l'immédiateté de l'existence. Celle-ci n'est pas un donné, mais le fruit d'une construction. Dès lors, les liens entre archéologie et histoire sont indéfectibles. Pas d'archéologie sans histoire.

Laming-Emperaire Annette (1963:8) observe que « l'archéologie est la technique d'appréhension du passé de l'humanité à travers ses vestiges matériels ». Science et technique à la fois, pour comprendre l'homme dans son environnement naturel à travers l'étude des survivances de sa production culturelle. En tant que science, elle appartient à la grande famille des sciences humaines, dont les finalités sont de comprendre les civilisations disparues – même si désormais, il existe une archéologie du présent. En tant que technique, elle allie une recherche de terrain, qui permet l'exhumation du matériel d'étude dans des strates du sol à des classifications typologiques et à des analyses naturalistes et physico-chimiques dans des laboratoires.

Louis Frédéric (1978 : 20-21) définit l'archéologie comme : « la science de l'humanité disparue. La science qui se propose d'étudier tous les documents, de quelque nature qu'ils soient, pouvant apporter quelque lumière sur le passé de l'humanité. Étude essentiellement humaine, l'archéologie n'est pas la science des vieilles pierres, car si elle étudie celles-ci, c'est surtout pour y trouver une présence humaine ».

Jean-Marie Pesez (1997 : 18) précise que: « l'archéologie se propose d'étudier tous les documents de quelque nature qu'ils soient, pouvant éclairer le passé de l'homme ». Science carrefour, elle explore et exploite tous les documents disponibles pour remonter le temps et redécouvrir les mondes anciens.

Les vestiges archéologiques constituent des images et les reflets des sociétés humaines disparues. Au fil des siècles, des femmes et des hommes ont laissé dans leurs habitats, les preuves matérielles de leur passage, de leur séjour et de leurs multiples activités. Progressivement, elles se sont enfouies dans le sol où elles se sont fossilisées. Ramenés des profondeurs à la surface du sol grâce aux fouilles archéologiques, « ces objets témoins, enfouis avec ceux pour qui ils témoignent, et qui veillent par-delà le suaire pesant des mort-terrains, sur un passé sans visage et sans voix » (Ki-Zerbo (1980 : 27), nous parviennent sous diverses factures : fragments d'os, objets lithiques, tessons de poterie, restes d'outils métalliques ou charbons de bois. « Ces archives particulières nous aident à comprendre l'évolution des comportements des hommes dans leur dimension quotidienne et historique », écrit Pierre Mohen (1990 : 7).

Au gré des recherches évidemment, ces artefacts, livrent des informations sur les dates d'occupation des sites mis au jour, informent sur certains aspects des activités de leurs occupants, expliquent les relations complexes entre les hommes et la matière, entre les hommes et l'environnement, entre les hommes et leurs dieux.

Ces indications révèlent l'étroite solidarité entre l'archéologie et l'histoire aussi bien sur la diversité des documents soumis à l'étude et à la critique des archéologues et des historiens, que sur la finalité de leurs recherches individuelles ou collectives. Toutes doivent servir la véritable histoire de l'Afrique débarrassée des stéréotypes et des approximations.

4. Archéologie et nouvelle historiographie de l'Afrique: quels rapports et quels apports?

4.1. Quels rapports ?

Archéologie et histoire en dehors de leur affinité épistémologique sont-elles des sciences complémentaires ou concurrentes ? Quelques précisions sont nécessaires pour lever l'équivoque sur cette interrogation au regard des préjugés qui planent encore sur l'archéologie comme nous l'avons évoqué plus haut, dans un florilège de définitions incorrectes. Confinée ici dans la rubrique des matières à option, indexée là-bas comme science des laboratoires, traitée plus loin comme discipline de confort, des explications sont utiles pour rasséréner les esprits sur la connexion entre l'archéologie et l'histoire.

L'archéologie sert l'histoire et se fixe pour objectif, l'étude et la reconstitution du passé de l'humanité depuis ses premières manifestations jusqu'aux temps contemporains. Elle s'appuie à cet

effet sur des vestiges matériels de toutes sortes : ossements, empreintes, traces, outils, poteries, armes, pièces de monnaie, bijoux, vêtements, peintures, bâtiments, infrastructures, etc., ayant survécu à l'usure du temps, et qu'il est souvent nécessaire de mettre au jour, en pratiquant des fouilles programmées ou préventives.

L'archéologie appartient à la grande famille des sciences humaines et ses finalités sont de comprendre les sociétés du passé. En ce sens, elle ne se distingue guère de l'histoire, et plus encore, elle peut être considérée comme une discipline historique. Si le lien est aussi fort, pourquoi donc utiliser, conserver plutôt, une terminologie différente ? En histoire, le chercheur travaille sur des sources écrites alors qu'en archéologie, il s'intéresse aux vestiges matériels du passé. (Lehöerff et Giliny, 2002 : 39)

Il faut préciser que les sources de l'histoire débordent désormais le cadre étriqué des écrits et intéressent les sources orales, matérielles, iconographiques, audiovisuelles et génétiques. Charles Samaran écrivait en substance qu'il n'y a pas d'histoire sans documents. Le mot document étant pris dans le sens le plus large : écrit, figuré, transmis par le son, l'image ou de toute autre manière. On peut donc en conclure, que tout peut être source de l'histoire et que la pertinence de chaque source repose sur l'ingéniosité de l'historien à en tirer les bonnes informations.

L'archéologue est un historien qui produit des données qui seront le matériau d'une réflexion historique...L'archéologue « effeuille » l'enregistrement stratiformé, c'est-à-dire l'enregistrement sédimentaire d'origine anthropique, en commençant par le plus récent pour aller au plus ancien, dans l'ordre du dépôt, pour en tirer des informations d'ordre historique. Cette recherche permet de compléter les connaissances, en compensant notamment l'absence ou la pauvreté des autres sources de l'histoire, en particulier des sources écrites. (Burnouf Joëlle, 1996 : 125)

L'archéologie est donc une science et une technique, qui met à la disposition de l'historien, des documents essentiellement matériels dont le décryptage permet d'appréhender les aspects les plus diversifiés des actions de l'homme dans le temps et dans l'espace. C'est dans cette optique que s'inscrit cette pertinente observation de l'archéologue anglais, Sir Mortimer Wheeler: "the archaeological excavator is not digging things but people" : « ce ne sont pas les

objets que l'archéologue doit exhumer mais des êtres vivants» (Wheeler Mortimer, 1954, cité par Louis Frédéric, 1967 :1). Sir Mortimer déplaçait alors, l'objet de la recherche archéologique de la chasse au trésor vers la connaissance de l'histoire de l'humanité, particulièrement dans ses pages les plus anciennes.

En Afrique, les documents écrits sur le passé du continent sont essentiellement récents et ne remontent guère au-delà du XIX^e siècle. Continent de l'oralité par excellence, la tradition orale si elle n'est pas du tout pauvre dans son contenu, fourmille cependant d'approximations. Sous ce constat, la place à assigner à l'archéologie dans la quête du passé du continent, est importante.

Dans un contexte historique où l'archéologie est le seul pourvoyeur de sources relatives à des millénaires du passé africain, il n'est pas possible de la réduire au rôle de simple science auxiliaire... Sans l'archéologie, il n'y aura jamais d'histoire, passé, par régression, le cap des XI^e-XII^e siècles...Un historien que l'on prive de l'archéologie en Afrique, est aveugle et sourd à l'essentiel du passé de ce continent ; un archéologue qui perd de vue les objectifs de l'historien cesse vite d'être en contact avec la « demande d'histoire » des peuples d'Afrique. » (Devisse 1981 : 5)

Le sol africain recèle d'importants documents matériels. La preuve en est la mise au jour des vestiges multiformes depuis 1920 au moins et qui se poursuit à présent. Leur saine et judicieuse exploitation aurait dû permettre depuis le milieu du XIX^e siècle, d'éradiquer toutes les affabulations supputant l'inexistence de l'histoire africaine. S'il est vrai que la pratique de l'archéologie scientifique en Afrique est récente, cette réalité n'excuse en rien l'expulsion systématique de l'Afrique du champ de l'histoire universelle par quelques penseurs occidentaux. La vision étriquée de la typologie des sources historiques furent-elles la seule cause de ce mensonge? En partie oui, dans la mesure où l'écriture européenne avait été dogmatiquement érigée comme la source fondamentale voire unique de l'histoire. L'absence de cet appareil scriptural en Afrique avant la colonisation, fut l'heureux prétexte pour installer le continent aux marges de Clio. En effet, si le document écrit est une source capitale de l'histoire, elle n'est cependant pas l'unique. Le génie créateur des peuples d'Afrique a laissé dans et sur le sol, des traces, des gravures, des outils, des monuments, etc., dont une exploitation méthodique permet de renseigner sur le passé du continent.

Si l'une des raisons de la falsification de l'histoire de l'Afrique, fut liée à la mauvaise foi de certains chercheurs, elle le fut aussi à cause de l'ignorance des réalités du terrain. L'Afrique alors méconnue et mal cernée, n'intéressait les Européens que pour ses richesses naturelles à piller, sa « marchandise humaine » à vendre et ses « sombres âmes à sauver des enfers ». C'était la « *terra incognita*, peuplée de monstres et de sauvages ». Dans l'esprit des conquérants européens, il n'était pas possible de trouver dans ces forêts humides et pathogènes, dans ces savanes sèches et sauvages, dans ce désert brûlant et stérile, une quelconque histoire. Il était impensable que le continent des Noirs soit un sujet d'histoire. Même si certains esprits pensaient le contraire, les fondements de la colonisation européenne, mouvement expansionniste, aliénant et déshumanisant, caravane marchande avide de profits, les empêchèrent de dénoncer l'opprobre. Pourquoi ?

Parce que la sincère reconnaissance de ce continent, terreau de vieilles civilisations et peuplé d'êtres humains doués de raison, n'aurait pas justifié la colonisation, cette immense entreprise commerciale, religieuse, idéologique, politique et militaire bâtie sur le vol, les trafics illicites et le mensonge. Selon ses concepteurs, la colonisation consistait pour l'homme Blanc à apporter au Noir inculte et barbare, perdu dans les ténèbres de l'ignorance et du mal, les bienfaits de la Civilisation, les lumières de la connaissance, les miracles de la médecine, et le Salut du Christ. Or le but véritable de ce rouleau compresseur, était la recherche des réserves de matières premières, des sources d'énergie et des débouchés commerciaux ; l'exploitation d'une main d'œuvre gratuite, corvéable et taillable à souhait ; la conversion forcée des Africains au christianisme. Les clauses suspectes des traités inégaux et des pactes coloniaux conclus avec des chefs africains effrayés par la canonnière, dupés par la pacotille et ramollis par le baptême chrétien le démontrant manifestement.

Depuis Hérodote jusqu'à Ammien Marcellin, l'Afrique est perçue comme un vide historique. Des anecdotes abondent au milieu de récits fabuleux, invraisemblables, concernant des créatures d'apparence humaine, mangeurs de sauterelles, de racines, de bois, etc. Les chroniques de l'Antiquité compilées par Polybe décrivent des nains fluets, des cyclopes velus et autres merveilles africaines... Depuis Hannon de Carthage qui avait exploré dès le VI^e siècle BC une partie de la côte ouest-africaine, jusqu'au temps d'Henri le Navigateur (1394-1460), la configuration du continent africain reste fort imprécise, même chez le géographe et astronome gréco égyptien Claude

Ptolémée [*C'est le terra incognito, la terra monstruoso, habitée par des peuplades émergeant à peine de la torpeur animale*] ... Du Moyen Age et à la Renaissance, ce sont les produits humains et naturels de l'Afrique qui attirent l'Europe occidentale : poudre d'or, épices, ivoire, esclaves. Les voyageurs arabes des temps médiévaux sont certes mieux renseignés au sujet des royaumes et empires de l'Ouest africain (Ibn Battuta) ou de l'Océan Indien (Masûdi), mais leurs écrits sont encore des témoignages extérieurs et en dépit de tout leur prix, des préjugés ethniques et culturels ne manquent pas. (Obenga, 1985, 27-28)

Les temps modernes et contemporains ne sont guère différents des époques antérieures dans la démonstration à tout prix de l'« anhistoricité » du continent africain. Ils correspondent d'ailleurs aux moments sombres de l'Afrique avec la conquête militaire, l'impérialisme, l'exploitation coloniale, l'aliénation culturelle et religieuse de ses peuples. En 1830, Friedrich Hegel, *exclut l'Afrique noire de la partie historique du monde*. Selon le philosophe allemand, il ne s'était jamais rien passé de sensé en Afrique noire, mais seulement une suite d'accidents de faits surprenants. Quelques illustrations du racisme colonial, rassemblées par Joseph Ki-Zerbo (1978 : 10-11), sont ci-dessous listées.

En 1928, le Français, Coupland, dans son *Manuel sur l'Afrique orientale*, constate que « jusqu'à Livingstone, on peut dire que l'Afrique proprement dite n'avait pas eu d'histoire. La majorité de ses habitants étaient restés, durant des temps immémoriaux, plongés dans la barbarie. Tel avait été semble-t-il, le décret de la nature. Ils demeuraient stagnants sans avancer ni reculer ». En 1957, le Français Pierre Gaxotte, dans la *Revue de Paris* raconte que « ces peuples [Africains], n'ont rien donné à l'humanité ; et il faut bien que quelque chose en eux les en ait empêchés. Ils n'ont rien produit, ni Euclide, ni Aristote, ni Galilée, ni Lavoisier, ni Pasteur. Leurs épopées n'ont été chantées par aucun Homère.

Ces blasphèmes furent surtout proférés par des individus nourris aux sources des idéologies évolutionnistes les plus conservatrices et les plus racistes à l'instar du « darwinisme social ». Cette théorie, qui postule une hiérarchisation voire une inégalité des « races » fondée sur la biologie, est génératrice des doctrines raciales, racistes avilissantes. Ces théories pseudo-scientifiques bricolées aux dépens des Africains visaient à civiliser ces « primitifs », à les ouvrir au Modernisme, à l'Histoire, à la Raison et à les confier à Dieu. Or,

l'archéologie démontre sans vergogne la vacuité intellectuelle et morale de ces propos frappés du sceau de l'ineptie et du mensonge.

4.2. Quelles contributions de l'archéologie à l'histoire de l'Afrique?

L'Afrique, comme nous le constatons, n'a pas toujours été décrite objectivement. Elle est simplement perçue comme un immense réservoir de richesses inouïes, peuplée de *bons sauvages* et de *gentils nègres*, incapables de dynamisme et d'intelligence parce que privés semble-t-il, par un certain « décret naturel ». Sous ce faux postulat, s'imposait à ses initiatrices, en l'occurrence les puissances européennes, l'urgence d'un *colonialisme philanthropique* supposé apporter à ces « peuplades », les bienfaits du progrès industriel et moral pour enfin de les arracher de la *nuit noire des origines*. Il s'agissait là d'un outrage à la raison, d'une falsification, d'une fraude, lorsqu'on évalue sans préjugés, la contribution de l'Afrique à l'histoire mondiale. Les données accumulées par l'archéologie, la paléontologie, la physique, la chimie, la paléobotanique, l'archéozoologie, l'art, la linguistique historique, la géographie, la génétique, etc., confèrent désormais à l'Afrique sa véritable place dans le concert des Nations. Les archéologues qui mettent progressivement au jour, depuis les sols africains des documents matériels de valeur historique significative, ont ressuscité le passé du continent enterré depuis la très Haute Antiquité. Dans cette renaissance culturelle, le rôle majeur joué par la physique et la chimie modernes à travers les datations au radiocarbone, à la thermoluminescence et au potassium-argon, a été et reste déterminant pour la remise en cause de la vision jusque-là déformante et négationniste de l'histoire de l'Afrique. Les lignes qui suivent dévoilent en huit points, les apports les plus significatifs de l'archéologie à l'histoire africaine, autorisant ainsi un nouveau regard sur notre passé.

4.2.1. La première humanité est d'origine africaine

L'archéologie aux yeux du profane est souvent considérée comme une science dévolue uniquement à la recherche des origines de l'homme. Aussi pendant nos cours, les questionnements sur l'odyssée de l'espèce humaine sont récurrents. Sans doute s'agit-il pour le public africain averti, une façon de se rassurer si le « berceau de l'humanité » est bien fixé en Afrique comme le prétendent les manuels scolaires, les ouvrages de vulgarisation ou encore les publications spécialisées. Pendant longtemps, ce fameux berceau fut qualifié de « berceau à roulettes » parce que mobile. Il a d'ailleurs

beaucoup circulé, mû par des pulsions racistes, des suppositions scientifiques et des supputations idéologiques. Il quitta la Tanzanie en Afrique, berceau de (*Homo habilis* / *Homo faber*) - premier spécimen connu de la grande famille des hominidés conduisant vers la lignée humaine actuelle - s'installa en Palestine en Asie (Homme de Qafzeh), roula ensuite vers l'Europe où il séjourna d'abord en Allemagne (Néanderthal), repartit en France (Cro-Magnon), fit escale en Angleterre avec le fameux « Homme de Piltdown » - une énorme supercherie scientifique - avant de rentrer en Afrique où il s'installa d'abord en Ethiopie (Lucy), pour se fixer ensuite au Tchad (Toumaï), et chemine à présent vers le Maroc où des chercheurs français ont annoncé en juin 2017 (Huffpost, 07, 06, 2007), la découverte à Jebel Irhoud, des fossiles humains âgés d'environ 300.000 ans, vieillissant ainsi de 150 000 ans la naissance de *Homo sapiens* car jusqu'alors, les plus anciens restes d'hommes modernes connus ont été mis au jour en Afrique du Sud et de l'Est ainsi qu'en Israël et datés d'environ 100 000 à 150 000ans.

Face à un sujet aussi sensible que complexe et enclin aux manipulations douteuses et suspectes, une réponse catégorique et tranchée sur le rôle et la place de l'Afrique dans le processus de l'hominisation et de l'humanisation n'est pas aisée. Le phénomène est ancien et les preuves matérielles démonstratives sont indirectes, ce qui rend tout verdict prudent et provisoire. Le scénario évolutionniste esquissé et proposé n'est d'ailleurs que le fruit d'une reconstitution et c'est justement pourquoi les interprétations des vestiges mis au jour à travers le monde, débouchent régulièrement sur des débats contradictoires. Toutefois, si les données accumulées depuis bientôt deux siècles, permettent déjà de proposer un scénario scientifiquement acceptable, il faut noter qu'il peut être remis en cause brutalement à la suite d'une découverte capitale. C'est le cas du fossile de l'*Australopithecus bahrelghazali* (Abel) mis au jour en 1994 et des restes crâniens de *Sahelanthropus tchadensis* (Toumaï), découvert au Tchad central en 2001 à des milliers de kilomètres à l'ouest du Kenya, berceau des hominidés jusqu'alors connus. Ces découvertes vont porter un coup sérieux à la théorie de l'*East Side Story*, qui plaçait l'unique province des origines de l'homme en Afrique orientale. Les hominidés tchadiens ont ainsi généré la théorie du *West Side Story* créditant l'Afrique « occidentale » comme une prétendante sérieuse à l'émergence de la lignée conduisant à la naissance de l'homme. La révélation, le 10 septembre 2015 (*Le Monde*, 9/10/2015) de la découverte des restes fossiles d'une nouvelle espèce du genre humain, *Homo naledi* (*naledi* signifie étoile en sésoto et fait référence au nom du site) par Lee Berger, paléontologue américain,

rattaché à l'université de Witwatersrand, à Johannesburg en Afrique du Sud, relance et nourrit les conjectures, sans remettre en cause l'origine africaine de l'humanité car *Homo naledi* est Sud-Africain. Les récentes découvertes de Jebel Irhoud au Maroc sur les premiers *Homo sapiens*, convergent dans cette direction.

À la question sur les origines humaines, posée tout le long de l'histoire de l'humanité : « où l'homme est-il né? Depuis quand? », la paléontologie, l'archéologie et de plus en plus la génétique, répondent : l'homme est né en Afrique. Ce qui revient à dire que l'Afrique est actuellement, le berceau de l'humanité. Les dépositions les plus récentes issues des milieux scientifiques les plus divers et les plus autorisés fixent en Afrique, le point de départ du commencement de la famille humaine et de son déploiement ultérieur ailleurs dans le monde. Les lignes qui suivent déroulent une esquisse sommaire du processus de l'hominisation, tel que révélé actuellement par la paléontologie et l'archéologie.

La méthode de datation au potassium-argon a permis de dater de 2,4 à 1,6 millions d'années, la présence de *Homo habilis* (homme habile) dans les savanes arborées de l'Afrique orientale et australe. Les premiers restes découverts à Olduvai en Tanzanie en 1959 seront validés en 1964 comme étant ceux du tout premier homme, attestant ainsi en Afrique orientale, les traces de la plus ancienne humanité. Sa taille ne dépasse guère 1,30 m pour un poids de 35 kg, et ses jambes, encore relativement courtes, sont le signe d'une bipédie qui est loin d'être parfaite. Il a reçu le nom d'« homme habile » parce qu'il fabriquait des outils rudimentaires, de simples galets aménagés que l'on a retrouvés en abondance (Seinandre, 2004 : 76-77) dans les lieux de découverte de ses restes. Il y a 2 millions d'années apparaît, en Afrique orientale, un homme très différent de ceux qui l'ont précédé : grand et longiligne, *Homo ergaster* (artisan) à la bipédie intégrale qui fait de lui, un marcheur remarquable et un intrépide migrant. D'abord baptisé *Homo erectus* (qui se tient debout) lors de sa découverte au Kenya dans les années 1970, cet homme daté de 1,5 à 1,9 million d'années a par la suite été renommé *Homo ergaster*. *Homo ergaster* représente celui qui est apparu et resté dans la savane africaine et *Homo erectus* celui qui a émigré jusqu'en Extrême-Orient. *Homo erectus* a également atteint l'Europe où il a donné un type d'*Homo erectus* (rebaptisé *Homo heidelbergensis*), légèrement différent de celui d'Asie. *Homo heidelbergensis* a évolué sur place pour donner *Homo neanderthalensis*, le fameux homme de Neandertal, qui n'évoluera pas vers *Homo sapiens sapiens*. Par contre, *Homo ergaster* est l'ancêtre de *Homo sapiens sapiens*, dont les plus anciennes traces se trouvent en Afrique (Homme de Herto, dans l'Afar éthiopien, datés

de 160 000 ans, Homme de Klasies River Mouth en Afrique du Sud, vieux de 100 000 ans), tous Africains et anatomiquement modernes.

La dynamique des recherches archéologiques et paléontologiques conduites par le Français, Michel Brunet va rapidement déplacer le berceau de l'Afrique orientale vers l'Afrique occidentale. La mise au jour en 1994 au Tchad central, d'un australopithéciné (*Australopithecus bahrelghazali*) baptisé *Abel*, suivie en 2001 de la découverte dans le Djourab au Tchad, du crâne d'un homininé (*Sahelanthropus tchadensis*), vieux de 6 à 7 millions d'années, baptisé *Toumaï* « espoir de vie » en langue Goran, détrône la Rift Valley (Afrique orientale et australe) de sa place de berceau de l'humanité et relance l'intérêt de nouvelles prospections en Afrique occidentale et centrale notamment au Nord-Cameroun. Avec sa face relativement humaine car peu projetée vers l'avant, et ses dents petites et régulières, Toumaï est pour ses découvreurs le premier vrai homininé (Seinandre, 2004 : 53).

La question sur la genèse de l'humanité actuelle reste ouverte et les données disponibles sont loin faire l'unanimité surtout lorsqu'elles désignent l'Afrique comme le « berceau de l'humanité ». De vifs débats animent le sujet depuis des lustres et on n'est guère surpris de constater que des spécialistes de la paléontologie humaine comme Richard Leakey et Robert Lewin (1977 : 138-139), tranchent le débat et décrètent que toute spéculation sur l'origine de l'homme « moderne » et partant de l'origine des « races » est vaine puisqu'elle « n'a pas de sens » :

Vint la sous-espèce issue de *Homo sapiens* à laquelle appartiennent tout homme, toute femme et tout enfant de nos jours, en d'autres termes, *Homo sapiens sapiens*. Où et quand la transmission finale s'est-elle déroulée? La question n'a pas de sens. L'homme n'est pas né à un seul endroit... En tout cas, il est faux, semble-t-il, de se rapporter à un foyer spécifique d'évolution humaine.

Cette subtilité de langage masque mal une prise de position discutable par rapport à l'origine de la famille humaine actuelle. Elle stipule que :

1. Non : l'Afrique n'est pas l'unique berceau de l'humanité. Il s'agit d'un berceau à roulettes ;
2. Oui, si en l'état actuel des recherches, on peut accrédi-ter que le genre *Homo ergaster/erectus* est né en Afrique, la sapientisation portée par *Homo sapiens sapiens*, la sous-espèce « intelligente » qui en est issue, s'est effectuée indifféremment et simultanément aux quatre

coins de la planète. Elle s'insère ainsi dans la théorie multirégionale ou polycentrique qui admet que certaines conditions étant réunies, notamment géographiques, il devait naître un homme blanc en Europe, un homme noir en Afrique, et un homme jaune en Asie par exemple, et que ces trois races avec des origines différentes vont converger pour donner la famille humaine actuelle. En conséquence, du fait que cette famille humaine a trois origines indépendantes, la hiérarchisation et l'inégalité raciales sont possibles et même admises ;

3. Consciemment ou inconsciemment, en s'interrogeant sur le « où » et le « quand » de « la transmission finale », Leakey et Lewin taient un point fondamental de l'évolution humaine, à savoir le fait que la nature ne passe jamais deux fois sur le même point dans son évolution. La nature au passage, observe Cheikh Anta Diop (1985 : 45), crée une espèce, et puis ensuite, cette espèce se différencie, évolue, s'éteint ou se développe, se fragmente, mais la nature ne revient pas en arrière pour créer deux fois ou trois fois l'homme. Elle a créé une fois l'homme en passant, et c'était en Afrique au regard des données archéologiques et génétiques disponibles. Si les êtres humains étaient issus de différentes origines, ils seraient des espèces différentes et par conséquent, ils ne seraient pas interféconds. Ce qui n'est pas le cas. L'humanité a une seule origine biologique ponctuée ensuite par des différenciations somatiques sous influences climatiques et biogéographiques.

S'impose aussi la nécessité de préciser la portée historique de ces déclarations sur les liens entre les espèces *Homo sapiens* et *Homo sapiens sapiens* et l'imprécision sur le fameux « lieu de la transmission finale ». Ces propos de paléontologues posent la problématique de l'hominisation et de l'humanisation, laquelle débouche sur le racisme. Cette épouvantable doctrine porte en elle la source des grandes tragédies qui ont ensanglanté l'humanité et particulièrement les peuples africains. La traite atlantique, la traite orientale arabe, l'esclavage domestique, la colonisation, les ethnocides, l'apartheid, la ségrégation raciale, le nazisme hitlérien, etc., ont pour fondement le racisme. Il s'agit d'une théorie fondée sur l'idée de la supériorité de certaines « races » sur les autres et qui prône la ségrégation entre « races inférieures » et « races supérieures ». Ainsi il y aurait une race supérieure, certainement la blanche et une race inférieure, effectivement la noire. Catherine Coquery Vidrovitch¹, précise justement à ce sujet :

¹ Coquery Vidrovitch Catherine, Pourquoi il faut enseigner l'histoire ancienne de l'Afrique subsaharienne. <http://aggiornamento.hypotheses.org/>

Une construction négative du continent a été conçue au moment où se développait du côté européen la traite atlantique des esclaves noirs. Certes, celle-ci s'ajouta à des traites antérieures plus anciennes, aussi bien vers le monde méditerranéen que vers l'Océan Indien, animées par les Arabo-musulmans depuis le IXe siècle de notre ère. Mais l'originalité de la traite atlantique fut de déterminer une fois pour toutes la couleur des esclaves : au XVIIIe siècle, le mot *nègre* devint synonyme d'esclave. S'y ajouta le legs racialisiste du XIXe siècle qui « scientifisa » la distinction entre race supérieure - blanche bien entendu - et races inférieures. À la fin du XIXe siècle, la traite atlantique a quasi disparu, mais lui a fait place la conviction occidentale - États-Unis inclus - de l'inégalité raciale. Bref l'essor du racisme va caractériser la première moitié du XXe siècle

La race supérieure aurait ainsi tous les droits sur la race inférieure. C'est au nom de la fallacieuse hiérarchisation des races que tant d'iniquités ont été commises par les Européens contre les Africains, c'est en vertu de cette folie doctrinale que l'Afrique a été qualifiée d'anhistorique. Or la race est une donnée géographique. Le climat fut à la base de la détermination originelle de la couleur de la peau. La race est une donnée biologique et innée. La culture par contre est une acquisition. La race ne détermine pas la culture. La connexion entre race et culture relève de l'amalgame. Le rapport entre Race et Histoire est une affabulation.

Dans une perspective plus grande, les travaux des généticiens Luca Cavalli Sforza et André Langaney dans les décennies 1980-1990, élargissent le territoire de la genèse probable de l'humanité. S'ils ne contestent pas *a priori* l'origine africaine unique de l'humanité, ils intègrent l'Afrique dans ce berceau primordial. L'homme moderne, ancêtre de la totalité de la population actuelle du globe, serait né, il y a environ cent mille ans, quelque part à l'intérieur d'une région comprenant l'Ethiopie, le Proche-Orient et le sous continent indien. Les populations actuelles de ces contrées apparaissent en effet comme formant, du point de vue génétique, un ensemble très homogène et très différent des autres populations du globe. Origine multirégionale à laquelle participe l'Ethiopie, origine africaine unique suivant les tenants de la théorie monogénétique, l'Afrique est toujours présente dans les thèses présentées par les paléontologues, les archéologues et les généticiens sur les origines de l'homme moderne (Cornevin, 1993:32-33).

La bataille est donc loin d'être gagnée et achevée. Quelques derniers combats d'arrière-garde mettent toujours en cause l'origine

uniquement africaine de l'humanité. Cette position ne surprend guère dans un monde gangrené par le racisme et les complexes de supériorité. Certains se demanderont quel est le mérite pour l'Afrique d'être le berceau de l'humanité et pourquoi le revendiquer? Concrètement, au-delà des considérations matérielles contemporaines immédiates d'ordre économique, industriel et politique, cette donnée prouve que l'Afrique n'a jamais été hors de l'Histoire, qu'elle est le témoin de l'émergence de l'homme, bâtisseur des premières civilisations et de leurs développements ultérieurs dans le reste du monde. *Homo erectus* qui est entré en Europe et en Asie dès le paléolithique amenait de l'Afrique, les techniques de fabrication des premiers outils lithiques, fondements du génie industriel de l'humanité.

4.2.2. Une très ancienne industrie lithique africaine de grande variété fonctionnelle

Dans le domaine de des industries et lithiques, l'archéologie démontre que l'Afrique possède toute la chronologie des âges de la pierre, depuis l'Oldowayen au paléolithique (-2 500.000), jusqu'à la pierre polie au néolithique (-1 500 000), en passant par l'Acheuléen et les formes intermédiaires matérialisés par des outils sur éclats, souvent finement retouchés. Les nouvelles découvertes, reculent encore dans le temps, la fabrication des premiers outils. Le lac Turkana au nord du Kenya, serait, selon une équipe de chercheurs, le témoin des plus vieilles manifestations du savoir-faire de l'humanité. Harmand Sonia, Lewis Jason E., Roche Hélène et al., (2015), rapportent:

Les nouveaux vestiges lithiques trouvés par les chercheurs sur la rive occidentale du lac Turkana datent de 3,3 millions d'années et font instantanément reculer de 700. 000 ans, l'apparition des premiers outils de pierre taillée, les plus anciens retrouvés jusqu'à présent, en Ethiopie, datant de 2,6 millions d'années. Ces nouveaux outils mis au jour sont en majorité des blocs de lave, lourds et volumineux, qui ont servi à produire des éclats tranchants au moyen d'une technique dite sur enclume. Alors que la communauté scientifique a longtemps supposé que les premiers outils de pierre avaient été fabriqués par le genre *Homo* cette découverte montre qu'un autre genre d'hominidé, peut-être une forme d'australopithèque beaucoup plus ancienne, avait déjà toutes les capacités nécessaires à la fabrication d'outils.

Les objets de l'Acheuléen, galets aménagés ont été trouvés dans les sites de surface à Kontcha dans l'Adamaoua au Cameroun, à Sanguéré, près de Garoua, au Nord-Cameroun, entre autres sites du pays. Ils sont vieux de 2 millions d'années environ. Ce sont de grosses pierres en basalte sur lesquelles on a donné quelques coups directs pour dégager un ou deux gros éclats, appelés choppers. Dotés d'une arête tranchante, ils servent efficacement à hacher, à tailler (*chop* en anglais) de la viande ou des végétaux ; à dépecer une carcasse d'animal ; à casser un os et en extraire la moelle. Il a également mis au jour à Makabaye dans le Diamaré à l'Extrême-Nord Cameroun, des éclats et percuteurs tranchants d'une grande variété fonctionnelle. Progressivement, la technique de taille s'affinera et débouchera sur la production d'outils affûtés sur les deux faces. On obtiendra alors des bifaces avec des bords plus coupants. Viendra plus tard le temps des éclats, affinés et retravaillés pour servir d'outils de coupe, de taille, de couture, de perçage, tels que les couteaux, les racloirs, les grattoirs, les pointes, les aiguilles, etc. Cette innovation technologique associée à d'autres indices comme l'élevage, l'agriculture, la sédentarisation, la production céramique qui caractérisent le néolithique sont des indices de la créativité, de l'action et du dynamisme en Afrique.

4.2.3. Une domestication endogène et millénaire des plantes et des animaux

Les cultures néolithiques de l'Afrique sont de plus en plus mises en évidence. Elles montrent que le continent a pris une part non négligeable dans la révolution agricole et pastorale. Le néolithique est signalé dès la deuxième moitié du II^e millénaire BC dans le Diamaré notamment à Salak. Ce n'est pas nécessairement du Proche-Orient - autres supputations des théoriciens du diffusionnisme - que les Africains auraient appris à domestiquer les animaux notamment les bovidés, les ovins, les caprins ou les plantes comme le riz africain (*Oryza glaberrima*). Plus remarquables, souligne (Olderogge, 1980 : 304), sont les conclusions fournies par l'examen des débris organiques recueillis en Basse-Nubie dans des camps néolithiques. On estime qu'en l'an -13 000 environ, dans cette région, on pratiquait déjà la récolte et la préparation des graines de graminées sauvages. C'est ainsi que l'analyse au radiocarbone des restes fossiles trouvés dans la localité de Ballana a donné la date de -12 050 ± 280. La même épreuve pour les vestiges de Tochke a révélé la date de -12 550 ± 490. Cela signifie que dans la Vallée du Nil, la végéculture a été pratiquée quatre mille ans plus tôt que dans le Proche-Orient.

Dans la région du Centre au Cameroun et plus précisément à Nkang dans la Lékié, des archéologues ont mis en évidence à l'issue des fouilles de « fosses détritiques », la preuve de l'élevage et de la domestication des animaux. Les paysans exploitaient originellement ces excavations comme des viviers, c'est-à-dire des bassins où ils élevaient et conservaient vivants, les poissons et les crustacés. Ils ont également mis au jour dans les strates de certaines de ces fosses, des restes d'une faune domestique en l'occurrence ceux des chèvres et des moutons, preuve manifeste de la domestication en Afrique centrale à une période comprise entre le VIII^e siècle BC et le V^e siècle AD, soit entre le premier millénaire avant notre ère et le début du premier millénaire de notre ère (Mbida, 1998 : 211).

À Tagalagal dans les massifs sahariens de l'Air au Niger (Cornevin, 1993 : 61-65), il a été mis au jour des céramiques datant du X^e millénaire avant notre ère ainsi qu'un important matériel de broyage taillé dans la pierre. Elles constituent la preuve indirecte de la production de la nourriture par le biais de l'agriculture à une période cependant résolument engagée dans un processus de changements sociaux et culturels irréversibles, mais où la cueillette et la chasse ont encore cours. Dans l'Adamaoua, la présence des meules mobiles, des bancs rocheux maculés de multiples cupules et la dispersion de milliers de molettes sur les sites, attestent d'un « néolithique agricole » remontant au début de notre ère au moins au regard des datations disponibles sur la région. Ces tables meulières sont observables presque partout. Leur utilisation remonterait aux environs du premier millénaire avant notre ère, correspondant au début de l'exploitation des céréales dans l'Adamaoua, preuve des premières formes de l'agriculture portant sur l'exploitation d'un fond ancien de cultigènes africains, dont le sorgho rouge et le jaune (*Sorghum bicolor*), le mil pénicillaire (*Pennisetum typhoides*) et le millet (*Eleusine corocana*), etc. (Nizésété, 2013 : 204-217).

Ces pratiques agricoles et pastorales, contestent l'idée de cet homme africain immobile, prédateur et prisonnier du rythme immuable des saisons. Elles attestent par contre l'élan, le mouvement à travers une réelle volonté de l'homme de s'insérer dans le milieu naturel, d'en tirer raisonnablement les bénéfices, sans jamais la détruire sauvagement agresser comme le montrent les paysages de l'Afrique avant l'agression forestière coloniale. Sage démarche qui aurait épargné à l'humanité actuelle des conférences hypocrites sur le réchauffement climatique, sur la conversion écologique et la problématique inflation des mouvements écologistes.

4.2.4. Une céramique ancienne techniquement et esthétiquement soignée

La production céramique variée et techniquement soignée est ancienne Du nord au sud du Sahara au regard du faisceau des dates disponibles. A travers l'ensemble du continent africain, plusieurs études ont été consacrées à cet élément de la culture matérielle qui reste l'un des plus anciens témoignages du savoir-faire de l'humanité en même temps qu'un fossile directeur majeur. Les recherches ont mis en évidence la manufacture ancienne de la poterie dans la plupart des sites archéologiques africains. Les restes céramiques découverts à Tagalagal au Niger datent du X^e millénaire avant notre ère ; l'examen des âtres et des débris de céramique mis au jour au Tassili N'Ajjer ainsi qu'à Tadrart-Acacus aux confins de l'Algérie et de la Libye, révèle l'usage de la poterie dès 6000 ans BC. Dans la région de l'Extrême-Nord Cameroun, les sites datés entre le XIV^e siècle BC et le XIX^e siècle AD, révèlent la production et l'utilisation de la poterie cultuelle et usuelle sur près de mille cinq ans d'histoire de civilisation. Les sites sont pavés de milliers de tessons de poterie, dispersés sur les flancs des montagnes, aux piedmonts dans les vallées et aux berges de rivières, excavés soit par l'érosion différentielle, soit par les labours, soit par le bétail en pâturage pendant que les strates du sol en recèlent des centaines de milliers. Sur le plan technologique, l'importante quantité des tessons collectés donne des indications sur l'intensité du travail accompli par les potières et les potiers de plusieurs générations, renseignent sur la fréquence régulière de destruction et de manufacture des récipients, informe sur les types d'argiles travaillées et les techniques de cuisson.

Sur le plan esthétique, les motifs décoratifs, étranges schémas, fermes ici, hésitants là-bas, entremêlés parfois, parallèles souvent que l'on observe sur des tessons de céramique décorés seraient-ils un alphabet ésotérique ? Un discours accessible aux seuls initiés ? Un corpus destiné à des individus seuls capables de les décoder ? C'est ce à quoi l'archéologue américaine Prudence Rice (1987 : 266-267) pense. Elle observe que les styles et les décors céramiques contiennent des messages à caractère social, politique ou économique connus de ceux qui les envoient et de ceux qui les reçoivent. La nécessité du développement de tels moyens de communication provient des membres des sociétés qui en s'élargissant, en s'épanouissant et en se complexifiant, éprouvent le besoin de fournir par le biais des messages décodables, des informations sur eux-mêmes à d'autres individus physiquement ou socialement éloignés. Au Sénégal, pour les V^e-VI^e siècles, il est possible à travers

l'exemple de poteries de Sincu Bara, de définir les aires de rayonnement d'un style, l'exportation des produits, la circulation des techniques et des fabricants. Le décryptage des motifs qui n'ont pas seulement une valeur esthétique mais sont aussi des signatures, fournit des informations pertinentes sur les zones de provenance des argiles, les lieux et les dates de cuisson.

Dans l'ensemble, la céramique africaine à travers les techniques de fabrication, les traditions décoratives, les analyses de textures des tessons, les descriptions morphologiques, les fonctions probables des ustensiles, la connaissance des traditions funéraires et partant de la spiritualité, constituent partout en Afrique, des axes d'études prioritaires en histoire économique et sociale, en histoire des techniques et en histoire de l'art.

4.2.5. L'art pariétal africain : premier livre d'histoire du continent

L'art pariétal africain, intensément manifesté dans des gravures rupestres qui remontent au VII^e millénaire au moins avant notre ère, se présente comme le premier livre d'histoire de l'Afrique, la première bande dessinée du continent, son premier roman érotique ou encore son premier album pornographique. En Afrique australe, ces œuvres artistiques sont visibles en Namibie, au Botswana et au Lesotho. Leur forte concentration se trouve cependant au Sahara, notamment dans l'Atlas saharien et l'oued Djerat au Tassili-n-Ajjer en Algérie, et dans l'oued Mathendous au Fezzan dans le sud-ouest de la Libye. Depuis les minuscules graffiti jusqu'aux installations géantes, ces œuvres de chasseurs/pasteurs/graveurs racontent les modes de vie des hommes, leur environnement, leurs activités et leurs étranges relations sexuelles avec des femmes et des animaux. Dans ce dernier cas, l'oued Djerat s'illustre par des scènes d'accouplement entre des thériocéphales (hommes masqués) avec des éléphants, des girafes ou des antilopes, des fresques mettant en scène d'étranges figures au profil animalier dirigeant d'énormes phallus dans des femmes offertes et ouvertes dans un Sahara encore humide. Quelles étaient les fonctions symboliques de ces performances sexuelles aujourd'hui jugées déviantes voire contre-nature?

On a parfois pensé que ces œuvres gravées ou peintes permettaient aux hommes de se concilier les esprits de la nature, pour que la chasse soit meilleure. On a présumé que les animaux peints représentaient les ancêtres mythiques de la tribu ou du clan en tant que totems. On a supputé que cette torride zoophilie, constituait le témoignage de la symbiose mystique entre le chasseur et sa

victime. Quant aux sites où ces figures et ces paysages furent sans doute conçus et dessinés, on estime que c'étaient des sanctuaires où de grands sorciers célébraient des rites de passage (de l'adolescence à l'âge adulte, de l'apprenti au chasseur confirmé, du défunt vers l'au-delà, etc.). On pense aussi que c'étaient des lieux de jamborees annuels qui donnaient lieu à des prestations artistiques à connotation ludique ou magico-religieuse. Expressions culturelles intensément exprimées dans un milieu naturel alors peuplé d'espèces animales et d'espèces végétales, dont la plupart a aujourd'hui disparu.

Ces fresques archaïques constituent aussi l'un des témoignages saisissants des premières formes de la religiosité des chasseurs africains. Elles s'expriment ainsi dans des rituels complexes croisés aux actes sexuels plus ou moins prescrits, dont les contenus restent encore difficiles à démêler et à cerner. Il s'agit dans tous les cas, de l'un des plus beaux fleurons artistiques néolithiques du monde; le témoignage matériel d'un langage non alphabétique ; la marque d'un appareil scriptural particulier, qu'il suffit de décoder pour appréhender le message véhiculé. L'Afrique n'a donc jamais été un continent sans écriture et sans religion. Ceux qui ont avancé ces inepties, parce qu'imbus de leur alphabet et de leur Dieu, étaient soit de mauvaise foi, soit tout simplement mal préparés pour comprendre avec humilité, la genèse et le buissonnement des écritures et des religions.

Toujours dans le registre artistique, d'importantes découvertes archéologiques révèlent le formidable déploiement de l'art plastique africain antique. Il est considéré comme l'une des plus grandes contributions du continent au patrimoine mondial. Citons les têtes en terre cuite Nok (500 BC-200-AD), mises au jour au Nigeria par Bernard Fagg (1969 ; 1977) ; l'art Sao : têtes sao, représentations animales, « danseurs masqués » (Xè-XVIIIè siècles AD), mis au jour par Jean-Paul et Annie Lebeuf dans les territoires des actuels Cameroun, Tchad et Nigeria (Lebeuf J-P, 1962 ; 1977) ; les exceptionnels objets en bronzes d'Igbo Ukwu (IXè siècle AD) mis au jour par Thurstan Shaw au Nigeria (1970); les remarquables laitons, bronzes et ivoires d'Ifé et du Benin de l'ancien Nigeria (production arrêtée vers le début du XVIIIè siècle, aucune œuvre d'art n'a d'ailleurs été découverte dans un contexte bien daté), sont certainement les mieux connues des productions artistiques de l'Afrique noire ancienne (Ben-Amos, 1979) ; les belles statuettes en terre cuite datées d'une période allant du VIè au Xè siècle, mises au jour dans la vallée du Niger par des chercheurs nigériens ; les exceptionnelles statuettes en terre cuite mises au jour par des chercheurs maliens à Bamako, à Djenné et à Mopti au Mali, datées en

général d'une période allant du IX^e au XIV^e siècle AD. Les sols africains sont loin d'avoir livré tout leur trésor. Sous ce constat, de nouvelles recherches sont vivement encouragées.

De facture ligneuse rarement, lithique, métallique ou céramique, les objets d'arts mis au jour dans les sols africains surprennent par leur richesse, étonnent par leur diversité, captivent par leur esthétique raffinée, héritage de plusieurs milliers d'années de créativité endogène et de perfectionnement. De par leur originalité et par leur beauté, les gravures rupestres, les sculptures, les masques, les statuettes, les bijoux, les coupes, les bâtons de commandement, les figurines humaines, les représentations zoomorphes, etc., devaient ruiner la fameuse théorie émanant de Léonard de Vinci selon laquelle, la peinture est la forme d'art la plus élevée et la dernière à avoir émergé. De ce constat infondé, les sociétés ne possédant que la sculpture sont attardées (Willet, 1990 : 27-28). En effet, la découverte à la fin du XIX^e siècle, des peintures rupestres en Afrique, datant des âges de pierre était sensée acculer au rebut, cette thèse du célèbre peintre italien de la Renaissance, mais il n'en fut rien. L'idée d'un art « primitif » arriéré a persisté. Art « primitif et laid » comparativement aux « beaux-arts ». Ce dernier concept fumeux appliqué aux arts européens, stipulait implicitement l'existence de « laids arts » sans aucun doute d'essence africaine, océanienne et amérindienne. Un bricolage conceptuel avec la même teneur que les « arts premiers », les arts « sauvages », les arts « naturels » aussi privatifs les uns que les autres. Pourtant, l'effet libérateur et novateur de cet art africain sur l'art occidental fut immense au XX^e siècle notamment sur l'essor du cubisme du peintre espagnol Pablo Picasso par exemple. Le génie artistique africain se lit également avec force dans les arts du feu si caractéristiques, incarnés par la céramique et métallurgie.

4.2.6. Métallurgie africaine : prouesse technique endogène et essor démographique

Au troisième millénaire avant l'ère chrétienne, l'archéologie démontre manifestement que le mouvement de l'histoire africaine gagne en ampleur avec les avantages matériels, politiques et spirituels de l'Age de Fer (fer, cuivre, bronze). De grands sites de l'ancienne métallurgie africaine sont identifiés partout sur le continent notamment au Cameroun dans les régions de l'Adamaoua, du Centre, du Nord-Ouest et du Sud.

La métallurgie africaine est aujourd'hui attestée comme une invention endogène avec des spécificités régionales qui expriment la richesse culturelle du continent. Il s'agit de l'invention autochtone du

fer en Afrique subsaharienne : le fer n'est donc pas comme il a été longtemps affirmé, arrivé dans le continent noir en provenance du Moyen Orient ou de Carthage. Cette mise au point est capitale ; elle est la conclusion des recherches de divers spécialistes venus du monde de l'archéologie, de l'histoire, de l'anthropologie, de la chimie, de la physique ou de la métallographie. Une synthèse de la question présentée dans un ouvrage collectif (Bocum Hamady, 2002), fait d'ailleurs le point sur les spéculations diffusionnistes et met en avant, les témoignages concrets sur le caractère endogène de la métallurgie africaine. La production du fer attestée dès le deuxième millénaire BC en Afrique occidentale et centrale (Essomba, 1991), réfute ainsi l'origine étrangère du fer dans ce continent et reconnaît sur la base des analyses scientifiques, le savoir-faire africain en la matière. L'ambiance diffusionniste qui a gouverné les premières recherches sur la métallurgie africaine est désormais périmée malgré le doute qu'entretiennent les derniers sceptiques nostalgiques. Cette réalité historique doit être enseignée aux générations présentes et futures comme l'une des contributions technologiques de l'Afrique à l'histoire universelle à une époque précise de son développement.

Pendant trois décennies, entre 1983 et 2013, Essomba Joseph-Marie, disparu en 2014, a inscrit les études paléométallurgiques au centre de sa quête scientifique. Le Cameroun méridional lui doit la découverte de nombreux ateliers de réduction de minerai de fer par la méthode directe. Les datations les situent du début du premier millénaire avant notre ère, jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Cette dernière date voit l'administration coloniale allemande sévir avec brutalité contre toute activité de production du fer, ingérence qui contribuera à la ruine de cette technique locale multiséculaire. L'arrivée des colons prussiens au Cameroun au début du XX^e siècle, marquée entre autres crimes (Owona, 1996, 89-126), par la destruction irraisonnée des fours à réduction le long des rues, suivie de l'introduction de produits manufacturés et l'utilisation du fer de récupération d'origine étrangère, expliquent en plus des exigences techniques et des contraintes rituelles liées à une opération de réduction par la méthode directe, le déclin de cette activité. La conjonction de ces facteurs, anticipe le déclin de ce savoir-faire, fruit de plusieurs siècles de construction mais incapable de dynamisme et de renouvellement.

En fabriquant des houes, des couteaux et des haches en fer, les paysans africains produisent de mieux en mieux et de plus en plus. Le développement agricole s'accompagne de l'essor démographique. L'amélioration de la qualité de l'alimentation, l'assolement et l'entretien des sols, l'introduction de nouvelles plantes comme le

manioc ou encore l'arachide riche en protéines, réduisent les périodes de disette, éradiquent les grandes famines et dopent la croissance de la population. Hommes et femmes en nombre toujours croissant en dépit des épidémies sporadiques qui déciment un certain nombre, alimentent les migrations qui culminent avec la fondation des chefferies et des royaumes. Les villes aussi émergent et se développent. C'est le cas de Jenne Jenou, une agglomération d'une trentaine d'hectares dans l'actuelle Mali, et qui s'était développée entre le II^e siècle BC et le XIV^e siècle AD. Mise au jour par les archéologues américains Susan et Roderick McIntosh (1980 : 8-14), elle est l'ancêtre longtemps insoupçonnée de l'actuelle Djenné. Son moment de vie le plus brillant est situé par les archéologues entre le VI^e et le IX^e siècle AD, bien avant les influences islamiques. Il en est de même des villes de Niani de l'Empire du Mali et de Nema dans le Royaume du Ghana, révélées par l'archéologie. Cette découverte et beaucoup d'autres, détruisent l'idée longtemps reçue, que l'urbanisation est arrivée en Afrique avec la conquête islamique, l'essor du commerce transsaharien et la colonisation européenne.

4.2.7. Une formidable dynamique commerciale préislamique et précoloniale

Il est établi que dès le troisième millénaire avant notre ère, d'intenses relations commerciales traversent le continent africain et mettent en contact peuples, cultures et territoires. Depuis des millénaires déjà, des échanges existent entre l'Égypte et la Nubie ; entre la Vallée du Nil et l'Afrique des savanes et des forêts ; entre l'Afrique intérieure et le monde méditerranéen par l'intermédiaire des Nubiens et des Égyptiens (Devisse, 1992 : 22-23). A partir du premier millénaire avant notre ère, des échanges à moyenne distance, sont effectifs au sud du Sahara, longtemps avant le trafic caravanier dans le désert. Ainsi, le sel et la chair desséchée fournie par les coquillages et les poissons partent des côtes au nord et au sud du fleuve Sénégal vers l'intérieur. L'intérieur ravitaille le nord et le sud en mil et en viande. Le fer produit dans les hautes vallées du Niger, le cuivre de Mauritanie ou de l'Aïr, s'échangent contre les denrées agricoles produites dans le Delta intérieur du Niger, véritable poumon agricole. Ainsi, on vendait et on achetait au moyen des cauris, des perles, des barrettes et des croisettes, des objets en fer, en cuivre, des poteries, des vanneries, des tissus (raphia, velours), des produits agricoles (huile de palme, ignames, millets, etc.), de la poudre d'or, et du sel. Ultérieurement, le commerce transsaharien s'est greffé sur ces réseaux antérieurs. La boucle du Niger et le lac Tchad, furent les principales étapes de cet

immense trafic caravanier, à travers l'Afrique, développant une « civilisation du désert » (Adiko et Clérici, 1963, 31-32).

En fonction de ses besoins propres, le nord du continent a commandé aux régions méridionales, les produits dont il avait besoin à savoir : des cargaisons d'or, de cola, de sel, de poissons séchés, de bois précieux, des coquillages. En retour arrivaient à l'intérieur du continent des produits embarqués dans les ports méditerranéens : tissus, parfums, céramiques, bijoux. Si l'Islam dans son expansion gêna ce commerce pendant un temps, il contribua ensuite au renforcement des rapports entre le sud du Sahara et le monde islamique et stimula les échanges. Le commerce transsaharien a été générateur de phénomènes nouveaux liés à son organisation, notamment la création des villes-étapes au nord et au sud du Sahara, véritables « ports du désert » : Sijilmāsa au Maroc ; Audaghost au Ghana ; Azugi en Mauritanie ; Tadamaka, Gao, Djenné au Mali ; Ouargla et le Mzab en Algérie ; les villages du Djerid dans le sud tunisien. Ces villes qu'on avait jadis considérées comme les plus anciennes d'Afrique non méditerranéenne, ne le sont pas. Elles sont plutôt nées d'un commerce plus récent au Soudan occidental. Sous l'impulsion de l'Islam, certaines de ces villes commerçantes prendront une dimension universitaire : Oualata, Djenné, Kano, Katsina, Bilma et surtout Tombouctou, dont les intellectuels sous Askia Mohamed, souverain de Gao (1492-1528), firent l'objet d'une attention particulière, favorisant ainsi le rayonnement intellectuel de la ville où venaient se ressourcer des savants venus des contrées islamiques : Égypte, Syrie, Arabie, etc.

Du X^e au XVIII^e siècle, c'est-à-dire juste avant la conquête militaire de l'Afrique au XIX^e siècle, le mouvement de l'histoire africaine, suivi de l'intérieur, présente une Afrique noire riche en royaumes, en activités commerciales, en valeurs culturelles originales. Ibn Battuta [XIV^e siècle] qui visita le Mali au temps de Souleiman, Léon l'Africain [Al Hasan, XVI^e siècle] qui fut reçu par le roi Askia Mohammed à Tombouctou, Diego Cão qui visita la cour de Kongo à la fin du XV^e siècle, Masûdi [X^e siècle] qui voyagea sur la côte orientale, au pays des Zend, tous ces voyageurs, tous ces auteurs n'ont pas manqué de dire leur admiration, spontanément, devant l'organisation et la prospérité des Africains précoloniaux. C'était toute l'Afrique qui était littéralement couverte de royaumes et d'empires, le long des grands fleuves africains, dans les zones forestières, dans les savanes humides, en Afrique occidentale aussi bien qu'en Afrique centrale et méridionale. (Obenga 1985 : 33).

L'Afrique ne fut jamais un continent replié sur lui-même, sauvage et immobile. Le désert saharien, cette « mer de sable », à l' mer Méditerranée pour les civilisations européennes, fut un trait d'union africain. Dans les royaumes d'Afrique occidentale et centrale, dans les « ports » du désert, depuis les villes islamiques de l'Orient, des hommes étaient continuellement en mouvement à pieds, à dos de cheval ou de dromadaire à la conquête de nouvelles terres agricoles, de nouveaux pâturages et de nouveaux marchés, à la recherche du bien-être, à la quête des connaissances. L'Afrique n'était pas sous-développée. Le sous-développement est plutôt un legs colonial.

Les données archéologiques informent également sur la production des fibres textiles et sur la fabrication des tissus en Afrique aux environs de 1000 AD. Les découvertes réalisées chez les Tellem de Bandiagara, prédécesseurs des Dogon du Mali, apportent la preuve qu'au début du II^e millénaire avant notre ère au moins, on fabriquait à partir du coton, de longues et étroites bandes de tissu sur métier horizontal qu'on produit encore en Afrique. Ces produits font partie des marchandises qui circulent à l'intérieur du continent. Ces indications posent clairement le problème de l'ancienneté de la culture du coton en Afrique occidentale. Elle n'est pas venue avec les négriers dans les cales infects de leurs navires. Des pollens de cotonnier (*Gossypium sp.*) ont été retrouvés dans des sondages à Ogo au Mali où aux mêmes profondeurs, ont été mis au jour des fusaïoles, indices probables d'une très ancienne activité de filage (Devisse, 1992 : 24). Alors ce ne sont ni les Arabes, ni les Européens qui pour la première fois, ont habillé les Africains. Tout ce qui est réussi en Afrique n'est pas forcément d'origine étrangère. L'archéologie dans plusieurs de ses expériences bat en brèche ces théories fallacieuses et pseudo-scientifiques nourries par le diffusionnisme et bâties sur des mythes entachés de préjugés racistes. En reconnaissant que le Grand Zimbabwe est une création architecturale africaine, en invalidant « le mythe de la frontière historique du Limpopo », les archéologues américains et européens, honnêtes et de bonne foi ont déchiré deux symboles emblématiques de l'historiographie coloniale qui refusait aux Africains toute initiative historique.

4.2.8. L'archéologie contre l'apartheid en Afrique australe

C'est curieusement en Afrique australe, terre d'émergence des Australopithèques et des différentes espèces du genre Homo, que le racisme a sévi dans ses aspects les plus hideux et les plus inhumains aussi. L'expression « Archéologie de l'Afrique » noire, martèle Marianne Cornevin (1992 : 229) et Jean Devisse (1992 : 30-32) - chez

qui nous empruntons l'essentiel des idées développées dans cette section - a longtemps évoqué les ruines de Great Zimbabwe. Il s'agit de la plus vaste construction en pierre de l'Afrique noire précoloniale, la plus anciennement découverte et la plus scandaleusement pillée. Dans son Journal de voyage (1869-1872), le voyageur-commerçant Mauch fit une description dithyrambique du site et de ses constructions qu'il attribua hâtivement à des Phéniciens venus chercher de l'or dans le « pays d'Ophir » d'où, selon la Bible, la reine de Saba, contemporaine du roi Salomon au X^e siècle avant Jésus-Christ tirait sa richesse légendaire. Cette thèse phénicienne fut acceptée sans discussion jusqu'à la publication en 1931 des résultats de fouilles de Gertrude Caton Thompson qui « concluait à la nature typiquement bantu des constructions et de leur contenu, à l'exclusion des objets importés » (Cornevin, 1992 : 229). Bien que non datée, sa démonstration acquise sur des bases scientifiques sérieuses ne parvint pas à convaincre les colons hollandais et anglais, envahisseurs et désormais maîtres de la région. Convaincus de l'incapacité définitive des Noirs, la plupart d'entre eux s'en tinrent à la théorie de l'origine « blanche » de Great Zimbabwe. Le développement de la physique nucléaire en permettant l'opérationnalité de la méthode de datation au radiocarbone (C¹⁴) à partir des années 1930, va fissurer les murs de la forteresse de l'apartheid car les dates obtenues dans la région situent l'occupation de l'aire bantu actuelle par les premiers Bantu dans le courant du 1^{er} millénaire de notre ère, c'est-à-dire longtemps avant l'émergence de la Grèce et la fondation de Rome. La négation de la présence noire au sud du Limpopo, affirmée dans le credo historique afrikaner devint de ce fait éminemment suspecte aux yeux des archéologues.

En 1964, l'archéologue américain, Brian Fagan avec sa « mise au point sur Mapungubwe et Bambandyanalo » dans *Journal of African History* (1964, 337-361)., ouvre une vive controverse entre les archéologues travaillant dans l'aire bantu - tous formés dans des universités britanniques ou américaines - et le gouvernement afrikaner de Pretoria. Alors, Fagan porta un sérieux coup de boutoir au credo historique afrikaner en établissant que la grande migration vers le sud des gens de l'âge du fer ancien avait franchi le Limpopo durant le 1^{er} millénaire, très longtemps avant l'arrivée au Cap des premiers colons hollandais en 1652. Il soulignait par ailleurs la ressemblance des poteries de Bambandyanalo datées du début du XI^e siècle AD avec celles dites de Gokomere répandues dans le Zimbabwe méridional et datées des V^e-VII^e siècles.

Le mythe de la simultanéité des migrations blanches (à partir du Cap) et noires (à partir du Limpopo) avait vécu. Lorsqu'ils

obtinrent en 1967 l'établissement à Pretoria d'un laboratoire de datations au radiocarbone, les responsables universitaires ne réalisaient certainement pas qu'à plus ou moins long terme, les dates obtenues allaient saper les fondements de l'histoire afrikaner en établissant l'antériorité des Noirs dans la moitié orientale de l'actuelle Afrique du Sud. Il devenait alors impossible de dissocier le mot Bantu du mot Civilisation.

Soutenir que l'Afrique du Sud fut peuplée concomitamment à partir du XVII^e siècle par des Hollandais et des Anglais fuyant les guerres de religion en Europe et les autochtones Zulu, Xhosa, Sotho, Swazi, Pedi, Tswana, Tsonga, Venda et les Ndebele, installés depuis le 1^{er} millénaire était désormais inopérant. Les données de l'archéologie accordaient la primauté de l'occupation de cette terre africaine aux Africains. Les importantes découvertes sur l'ancienneté de l'élevage des bovidés dès le V^e siècle et de la métallurgie du fer à partir du XI^e siècle dans la boucle du Limpopo, venaient conforter les preuves en faveur l'antériorité des civilisations nègres dans leur continent. Une lapalissade pourtant réfutée.

Les études archéologiques conduites par des Africanistes et des Africains ont ainsi permis en moins d'un siècle, de comprendre de l'intérieur, l'évolution continue des sociétés de l'Afrique au moins entre 10.000 ans BC et 1800 ans AD. Qu'il s'agisse de l'émergence de l'homme, de la fabrication des outils et des objets usuels et sacrés, de la révolution agricole et pastorale, du développement de l'art pariétal et plastique, des œuvres architecturales, des mouvements des populations et de l'accomplissement de tant d'autres prouesses, l'Afrique est présente, dynamique et créatrice. L'immobilisme n'est pas africain. L'anhistoricité est un concept inopérant. Elle ne se définit pas car chaque peuple a une histoire, la sienne au moins, quelle qu'elle soit. Il reste à transformer ces acquis et ces vestiges du passé en valeurs actuelles pour le développement matériel, moral et intellectuels des peuples africains.

Conclusion

De nouvelles et importantes découvertes restent prévisibles au regard de l'exploitation inégale des sols africains. Si les territoires de l'Afrique australe, occidentale, orientale et septentrionale ont été mieux fouillés depuis le début du XX^e siècle, l'entreprise archéologique en Afrique centrale et équatoriale où se trouve le Cameroun, n'a pas connu le même engouement pour diverses raisons. Parmi celles-ci, citons la prégnance d'un couvert végétal forestier défavorable à la prospection archéologique ; un climat chaud et humide ainsi que des sols acides hostiles à la conservation

des vestiges ; la non émergence dans ces forêts, de grandes cités ou de grands royaumes à l'instar de ceux de l'Afrique de l'Ouest et de l'Est, d'où le désintérêt des chercheurs occidentaux souvent attirés par la quête « de vieux os et d'anciennes pierres » ; l'absence des politiques nationales en faveur des études archéologiques et partant, l'absence d'un personnel scientifique local suffisant et compétent. Au Cameroun depuis 1968 cependant, l'archéologie a connu un développement appréciable bien qu'insuffisant. Les résultats des recherches ont énormément aidé à situer les dates, à décrire l'environnement et à reconstituer les activités humaines. Sur la base des productions scientifiques disponibles, on observe qu'aujourd'hui, que toutes les dix régions du Cameroun ont fait l'objet d'au moins une étude archéologique même si la balance penche en faveur de du l'Extrême-Nord, du Nord, du Centre et du Nord-Ouest. Il reste cependant à compiler et à diffuser ces données dans des ouvrages appropriés pour servir de manuels d'enseignement d'histoire ancienne du Cameroun. De ce fait, dans les différents cycles de formation scolaire et universitaire, ils serviront à l'instruction des futurs enseignants et chercheurs, et informeront le public sur le rôle de l'histoire dans le respect de la diversité ethnique camerounaise et de la compréhension mutuelle entre cette mosaïque d'ethnies ; contribueront à l'affirmation de l'identité culturelle nationale ; œuvreront pour l'intégration nationale et le renforcement du patriotisme. Comme l'écrivait Cheikh Anta Diop, la prise de conscience de leur véritable histoire doit susciter et accompagner la nouvelle naissance morale et spirituelle des peuples, aider à naître une nouvelle conscience africaine, un nouveau tempérament national et pour cela restaurer, chez les Africains, la fierté des héritages culturels. Désaliéner l'Afrique et ses peuples, passe par une révolution culturelle totale, à l'intérieur du continent et dans les rapports de ce continent avec les autres.

Références bibliographiques

1. Adiko Assoi et Clérici André, 1963, *Histoire des peuples noirs*, Abidjan, CEDA
2. Baba Kaké Ibrahima, 1982, *Combats pour l'histoire africaine*, Paris, Présence africaine
3. Bah Thierno Mouctar, 1988, « Histoire du Cameroun précolonial : les peuples et les institutions politiques », document photocopié à l'usage des étudiants. Inédit.
4. Ben-Amos Paula, 1979, *L'art du Bénin*, Londres, Blacker Calmann Cooper Ltd.
5. Bloch Marc, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, 1941, Paris, A. Colin, Paris, 1941.

6. Bocum Hamady (éd), 2002, *Aux origines de la métallurgie du fer en Afrique. Une ancienneté méconnue. Afrique de l'Ouest et Afrique centrale*, Paris, UNESCO.
7. Bourde Guy et Martin Hervé, 1997, *Les Ecoles historiques*, Paris, Seuil.
8. Burnouf Joëlle, 1996, « La formation à la recherche archéologique : les sources archéologiques de l'histoire du Moyen-âge, archives du sol/matière histoire », in Arweiler Hélène, Cassan Michel et al (éds), *Premières recherches : débiter dans la recherche historique*, Paris, La boutique de l'Histoire, pp. 125-139.
9. Coquery Vidrovitch Catherine, « Pourquoi il faut enseigner l'histoire ancienne de l'Afrique subsaharienne ». <http://aggiornamento.hypotheses.org/>
10. Connah Graham, 1981, *Three thousand years in Africa : Man and his environment in the Lake Chad Region of Nigeria*, London/New York, Cambridge University Press.
11. Cornevin Marianne, 1993, *Archéologie africaine. À la lumière des découvertes récentes*, Paris, Maisonneuve et Larose.
12. Coppens Yves, 2004, « L'Afrique: berceau de l'humanité », in *Les Rendez-vous de l'Histoire*, Blois, 2003, Nantes, Éditions Pleins Feux.
13. Delafosse Maurice, 1925, *Les civilisations négro-africaines*, Paris, Librairie Stock, Coll.
14. Desmond J. Clark, 1980, "Human population and cultural adaptations in the Sahara and Nile during prehistoric life", in Williams M.A.J. and Faure H. (eds), *The Sahara and the Nile: Quaternary environments and prehistoric occupation in Northern Africa*, Rotterdam, A.A. Balkema, p. 580.
15. Delneuf Michèle, 1991, « Un champ particulier de l'expérimentation en céramique : les ateliers de poterie traditionnelle du Nord-Cameroun », in *Vingt-cinq ans d'études technologiques en préhistoire : bilan et perspectives*, CRA, Centre de Recherches Archéologiques, Valbonne (Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, 18-20 octobre 1990, Antibes), pp. 65-82.
16. Diop Cheikh Anta, 1954, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine.
17. Diop Cheikh Anta, 1985, « L'importance de l'Égypte dans la civilisation africaine », Conférence-débat au Centre Georges Pompidou, Paris, le 07 juin 1981, in *Nomade, Revue Culturelle*, Numéro 1 spécial, « Cheikh Anta Diop » Paris, pp. 44-63.
18. Devisse Jean 1979 : « Le passé de l'Afrique dort dans son sol », in *Recherche, Pédagogie et Culture*, Paris, n°39, pp.12-18
19. Devisse Jean, 1981, « La recherche archéologique et sa contribution à l'histoire de l'Afrique », in *Recherche, Pédagogie et Culture*, Paris, n° 55, Spécial, L'archéologie en Afrique.
20. Devisse Jean, 1992, « Apport de l'archéologie à l'historien de l'Afrique », in Essomba Joseph-Marie (éd), 1992, *L'Archéologie au Cameroun. Actes du premier colloque international de Yaoundé (6-9 janvier 1986)*, pp. 13-34, Paris, Karthala.

21. Dzieusseuteu Gabin, 2015, « Sites archéologiques de Guémé et de Kartoua dans le Mayo-Danay à l'Extrême-Nord Cameroun : analyses préliminaires et stratégies de conservation et de valorisation des vestiges », Mémoire d'Ingénieur de Conception en Archéologie et gestion des monuments et sites, Département des Beaux-Arts et des Sciences du Patrimoine, Institut Supérieur du Sahel, Université de Maroua.
22. Essomba Joseph-Marie, 1991, « Le fer dans le passé des sociétés du sud-Cameroun (archéologie et histoire) », Thèse de Doctorat d'Etat es-Lettres (Histoire Ancienne), Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne.
23. Fagan Brian M, 1964, "The Greefswald sequence: Mapungubwe et Bambadynalo" in the, *Journal of African History*, 5, 337-361.
24. Fage J. D., 1980, « L'évolution de l'historiographie de l'Afrique », in Joseph Ki-Zerbo (dir.), 1980, *Histoire générale de l'Afrique*, Paris, Unesco, t. I, p. 53.
25. Fagg Bernard, 1969, "Recent work in West Africa. New light on the Nok culture", in *World Archaeology*, pp. 41-50
26. Fagg Bernard, 1977, *Nok Terracottas*, London/Lagos.
27. Febvre Lucien 1953, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin.
28. France 2/France Télévisions, 08.06.2017, « Une découverte qui change l'histoire de l'humanité. Le Maroc serait le nouveau berceau de l'humanité, selon une équipe de chercheurs ».
29. Gauthier Jean-Gabriel, 1979, *Archéologie du pays Fali, Nord-Cameroun*, Paris, CNRS.
30. Griaule Marcel et Lebeuf Jean-Paul, 1948, « Fouilles dans la région du Tchad I », in *Journal de la Société des Africanistes*, t.XVIII, pp.1-116.
31. Harmand Sonia, Lewis Jason E., Roche Hélène et al., 2015, "3.3-million-year-old stone tools from Lomekwi 3, West Turkana, Kenya", in *Nature*, le 21 mai 2015.
32. Hervieu Jean 1970, « Contribution a l'étude des industries lithiques du Nord-Cameroun. Mise au point et données nouvelles », Dessins de Meunier F., in *Cahiers de l'ORSTOM, Série Sciences Humaines*, vol. VII, no 3, pp. 3-37.
33. Holl Augustin, 1988, "Houlouf I : Archéologie des sociétés protohistoriques du Nord-Cameroun », in *British Archaeological Reports, International series*, n° 456, Oxford.
34. Jeffreys Mervyn D. Waldegrave, 1951, "Neolithic stone implements (Bamenda, British Cameroons)", in *Bulletin de l'IFAN, série B*, 13, 4, pp.1203-1227.
35. Jockey Philippe, 1999, *L'Archéologie*, Paris, Belin.
36. Kangué Ewané Fabien, 1985, « In memoriam. Ma gerbe au regretté Cheikh Anta Diop », in *Nomade, Revue Culturelle*, Numéro 1 spécial, « Cheikh Anta Diop », Paris, pp. 8-19.
37. Ki-Zerbo Joseph, 1978, *Histoire de l'Afrique noire. D'Hier à demain*. Paris, Hatier, pp. 9-13.
38. Ki-Zerbo Joseph, 1980, « Introduction générale », in *Histoire générale de l'Afrique*, t. I, *Méthodologie et préhistoires africaine*, in Ki-Zerbo Joseph (dir.),

- 1980, *Histoire générale de l'Afrique*, T.1, *Méthodologie générale et Préhistoire de l'Afrique*, Paris, Unesco, pp. 21-44.
39. Laming-Emperaire Annette, 1963, *Archéologie Préhistorique*, Paris, Seuil.
40. *Le Monde*, 10.09.2015, « « Homo naledi », « une découverte qui laisse perplexe ».
41. Louis Frédéric, 1967, *Manuel Pratique d'Archéologie*, Paris, Robert Laffont.
42. Langlois Charles-Victor et Seignobos Charles, 1898, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898.
43. Langlois Olivier, 1995, « Histoire du peuplement post-néolithique du Diamaré (Cameroun septentrional) », Thèse de Doctorat Nouveau Régime, Université de Paris 1 (Panthéon-Sorbonne).
44. Leakey Richard et Lewin Robert, 1977, *Les origines de l'homme*, Paris, Flammarion.
45. Lebeuf Annie Masson Détourbet, 1969, *Les principautés kotoko. Essai sur le caractère sacré de l'autorité*, Paris, CNRS.
46. Lebeuf Jean-Paul, 1962, *Archéologie tchadienne, les Sao du Cameroun et du Tchad*, Paris, Hermann.
47. Lebeuf Jean-Paul, 1977, *Les arts des Sao*, Paris, éd. du Chêne.
48. Lehöerff Anne et Giliny François, 2002, « Le travail de terrain », in Demoule Jean-Paul et al. (éds.), 2002, *Guide des méthodes de l'archéologie*, Paris, La Découverte.
49. Maret Pierre (de), 1992, « Sédentarisation, agriculture et métallurgie du Sud-Cameroun : synthèse des recherches depuis 1978 », in Essomba Joseph-Marie (ed.), 1992, *L'Archéologie au Cameroun. Actes du premier colloque international de Yaoundé (6-9 janvier 1986)*, Paris, Karthala, pp.247-262.
50. Marliac Alain, 1991, « De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun septentrional », Thèse de Doctorat d'Etat, T1 & 2, Paris, Éditions de l'ORSTOM, Collection Études et Thèses.
51. M'bokolo Elikia, 2009, « Préface », in Konaré Adame Ba, 2009, *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy, suivi du discours de Dakar du président Sarkozy, prononcé le 26 juillet 2007*, Paris, La Découverte/Poche, pp. 11-12.
52. Mbida Mindzié Christophe, 1998, « Premières communautés villageoises au sud du Cameroun. Synthèse et données nouvelles », in Delneuf Michèle, Essomba Joseph-Marie, Froment Alain (éds), 1998, *Paléo-anthropologie en Afrique centrale. Un bilan de l'archéologie au Cameroun*, Paris/Montréal, L'Harmattan, pp. 203-211.
53. McIntosh Suzan and Roderick, 1980, "Jenne-jeno, an ancient African city", in *Archaeology*, 33, pp. 8-14.
54. Mohammadou Eldridge, 1990, *Traditions historiques des peuples du Cameroun central*, Vol 1 : Mbéré, Mboum, Tikar, Tokyo, ILCAA.
55. Mohen Jean-Pierre, 1990, « Préface », in Mohen Jean-Pierre et al, 1990, *Archéologie de la France*, Paris, Flammarion.
56. Mveng Engelbert, 1964, *L'Art d'Afrique noire. Liturgie cosmique et le langage religieux*, Paris, MAME

57. Newton A. P., 1923, Déclaration à la conférence de la Royal African Society à Londres, sur « l'Afrique et la recherche historique », cité par Fage J. D., 1980, « L'évolution de l'historiographie de l'Afrique », in Joseph Ki-Zerbo (dir.), 1980, *Histoire générale de l'Afrique*, Paris, Unesco, t. I, p. 53.
58. Nizésété Bienvenu Denis, 2013, *Apports de l'archéologie à l'histoire du Cameroun. Le sol pour mémoire*, Paris, L'Harmattan.
59. Obenga Théophile, 1985, « La nouvelle histoire », in *Recherche Pédagogie et Culture*, n° 52, Paris.
60. Obenga Théophile, 1986, *Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx. Contribution de Cheikh Anta Diop à l'historiographie mondiale*, Paris, Présence Africaine et Khepera, pp. 21-22.
61. Olderogge D.A., 1980, Migrations et différenciations ethniques et linguistiques, in Ki-Zerbo Joseph (dir.), 1980, *Histoire générale de l'Afrique*, T.1, *Méthodologie générale et Préhistoire de l'Afrique*, Paris, Unesco, pp. 301-320.
62. Owona Adalbert, 1996, *La naissance du Cameroun, 1884-1914*, Paris, L'Harmattan.
63. Pesez Jean-Marie, 1997, *L'Archéologie*, Paris, Nathan.
64. Rice Prudence M., 1987, *Pottery Analysis. A sourcebook*, Chicago, The University of Chicago Press.
65. Sakafoulsou Danga André Le Roi, 2014, « Site archéologique de Moutourwa/Badjava à l'Extrême-Nord Cameroun : étude et valorisation des vestiges », Mémoire d'Ingénieur de Conception en Archéologie et gestion des monuments et sites, Département des Beaux-Arts et des Sciences du Patrimoine, Institut Supérieur du Sahel, Université de Maroua.
66. Samaran Charles, *l'Histoire et ses méthodes*, Paris, Seuil.
67. Shaw Thurstan, 1975, "Those Igbo-Ukwu radiocarbon dates: facts, fictions and probabilities", in *Journal of African History*, XVI, 4 pp. 503-517, London, Great Britain.
69. Seinandre Erick, 2004, *Les origines de l'Homme avant et après Lucy*, Paris, Larousse.
70. Trevor Roper Hugh, 1963, « The Rise of Christian Europe », in *Listener*, Vol 28, November, cité par Abolade Adeniji, 2004, « L'historiographie africaine, l'histoire universelle et le défi de la mondialisation », in *Bulletin du CODESRIA* N° 1 et 2, Dakar, p. 82.
71. Vansina Jan, 1961, *De la tradition orale: essai de méthode*, Mémoire n° 36 du Musée royal d'Afrique centrale, Tervuren.
72. Vansina Jan, 1980, « La tradition orale et sa méthodologie », in Ki-Zerbo Joseph (dir.), 1980, *Histoire générale de l'Afrique*, T.1, *Méthodologie générale et Préhistoire de l'Afrique*, Paris, Unesco, pp.167 - 190.
73. Willet Frank, 1990, *L'art africain*, Paris, Thames and Hudson.